

A193

défense de Occident

UNIVERSITY
OF MICHIGAN
SERIALS ACQUISITION
DEPT. HEAD
SERIALS SECTION

Maurice BARDECHE :

Dialectique de l'actualité



Paul YAGUE :

Giovanni Gentile, philosophe du fascisme



Serge THOMAS :

Histoires de taupes : mythologies démocratiques



Thierry BECKER :

Le Phénomène Wallace



F.-H. LEM :

Sur Marcel Proust :

Revue d'histoire du fascisme

Premier numéro : Mai 1972

Directeur : François DUPRAT

Les visages inconnus du fascisme, l'histoire vraie des mouvements fascistes, le recrutement populaire ouvrier et populaire des mouvements fascistes dans le monde.

Des études objectives d'universitaires et de spécialistes sur les aspects volontairement méconnus du fascisme.

Au Sommaire du numéro 1 :

- Le fascisme hindou de Chandra Bose à la R.S.S.S.
- Les premiers SS italiens : la division M.
- Origine sociale et politique des fascistes de Mantoue au moment de la marche sur Rome.
- Le mouvement fasciste au Schleswig-Holstein : la nuit sanglante de Wöhrden.
- Analyse sociologique de la Garde de Fer.
- La politique économique du fascisme de 1922 à 1940.

Un numéro de 128 pages in-8°, prix : 10,50 F

PARUTION TRIMESTRIELLE

Abonnement à 3 numéros annuels : 35 F

Etranger : 40 F

Abonnement couplé avec **Défense de l'Occident** :

Un an : 70 F

Etranger : 75 F

à adresser à **Défense de l'Occident**,

13, rue des Montibœufs, Paris (20^e) - C.C.P. Paris 2182-19

Défense de l'Occident

Nouvelle série — 20^e Année,

Mai 1972 — N° 104

S O M M A I R E

Maurice BARDECHE : <i>Dialectique de l'actualité</i>	3
Paul YAGUE : <i>Giovanni Gentile, philosophe du fascisme</i>	9
Serge THOMAS : <i>Histoires de taupes ; mythologies démocratiques</i>	27
M. B. : <i>La politique de Nixon au Vietnam</i>	39
Thierry BECKER : <i>Le Phénomène Wallace</i>	42
Faust BRADESCO : <i>Héros et martyrs</i>	48
F.-H. LEM : <i>Sur Marcel Proust</i>	60
CHRONIQUES :	
LA CHRONIQUE DES LIVRES, par Jean-Paul ROUDEAU, Luc TIRENNE, Thierry BECKER	80
LA CHRONIQUE DU CINEMA, par Luc TIRENNE	93

13, rue des Montibœufs - PARIS (20^e) - CCP 65.35.65 Paris

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement de
à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du
N°

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

.....

Signature :

Prix numéro ordinaire : 4 F
Abonnements. 1 an : 40 F
Etranger : 1 an : 42 F
Propagande 100 F

*Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal
adressé à « Défense de l'Occident », 13, rue des Montibœufs*

Paris-20^e — C.C.P. 65-35-65 Paris.

pl
l'
fe
le
O
de
se
vé
de
l'i
sc
ve
cr
pl

pi
de
qu
di
av
dé
l'é
ro
pa
fo

Maurice BARDECHE

Dialectique de l'actualité

La défense de la morale et du bon sens que nous proposons comme plateforme politique aux partis de l'opposition nationale depuis 1968 devient un endroit fort encombré. Sur ce plateau naguère désertique, tous les partis politiques plantent aujourd'hui leurs enseignes. On se masse pour les futures parades et, la parabole des ouvriers de la onzième heure présentant sous un sens caché une grande vérité politique, les derniers arrivés ne sont pas ceux qui crient le moins fort. L'utilisation de la morale en politique pose plus d'une question, car l'indignation n'est le monopole de personne. Ce sont souvent les pickpockets qui crient le plus fort « Au voleur ! » et comme beaucoup de gens les croient, il se crée ensuite des contre-courants qui rendent assez complexe la balistique politique.

Les composantes qui troublent et dégradent le précipité chimique de l'indignation ont été bien mis en évidence lors des élections italiennes. Le succès du M.S.I. qui double sa représentation parlementaire est net, indiscutable, sans bavures. C'est un événement dont nous avons le droit de nous réjouir, et dont la part prépondérante revient au talent de Giorgio Almirante et à l'équipe courageuse, résolue et habile qui l'entoure. En rompant avec le nostalgisme et avec le vocabulaire du passé, en recherchant une large union de toutes les forces qui veulent une politique de redressement moral,

de clarté et de bon sens, Ammirante a trouvé la plateforme d'une politique de l'avenir et il a prouvé qu'on pouvait en escompter des résultats importants. Cette victoire doit nous donner de l'espoir. Elle nous montre que nous ne sommes pas seuls dans notre combat et que partout en Europe une génération nouvelle commence à s'éveiller et à demander durement des comptes aux administrateurs provisoires que le bouleversement de 1945 a installés. Elle peut être, si elle se confirme, si elle s'étend surtout à d'autres pays, le commencement d'une période politique nouvelle. Elle doit nous reconforter, mais elle ne doit pas nous éblouir.

Car le raz de marée de la morale ne s'est pas produit. Partout, on a emboîté le pas aux défenseurs de la morale et du bon sens, partout on a crié : « Moi aussi ! » Le peuple italien s'est-il laissé prendre à cette mascarade ? A-t-il pris pour des défenseurs de la propriété et du bon sens ceux qui préparent l'invasion de l'Europe par les troupes soviétiques ? Le sultan, dont Voltaire raconte l'histoire dans **Zadig**, faisait danser devant lui son trésorier prévaricateur ; ses poches bourrées d'or lui donnaient une démarche un peu lourde. Le peuple italien a-t-il été moins fin que ce sultan ? A-t-il été dupe de cette danse de l'ours ? Tout cela n'est pas sûr. Mais ce qui est certain, c'est que si les champions de la propriété et de l'air pur ont fait une magnifique course, en revanche les canailles qui traînent le char pesant des prébendes et de l'assiette au beurre ont fait de leur côté un parcours très honorable, après lequel ils peuvent se déclarer satisfaits, le peuple italien ayant finalement déclaré qu'après avoir été pillé, cocu et passablement ridicule, il n'en était pas moins dans l'ensemble assez content.

Or, on ne rend pas compte de tout cela en expliquant qu'on ne peut empêcher les pickpockets de crier au voleur. Il faut qu'il y ait dans la chimie électorale un autre élément plus difficile à déceler à l'analyse pour que la démocratie chrétienne, après quatre ans d'un régime si décevant, n'ait pas perdu un seul siège. Sur ce point, l'examen des réactions de l'opinion publique

en France après les récents scandales nous apporte quelque clarté. Chez nous comme en Italie, un tournant décisif semblait se préparer depuis quelques mois. Fondée depuis vingt-cinq ans sur l'imposture et non seulement fondée sur l'imposture mais se réclamant du machiavélisme et du mensonge, contemplant avec indifférence la végétation exubérante de la concussion, de la pornographie, des trafics, de la drogue et des formes intéressantes et variées de l'empoisonnement, truquant les dés, filoutant les suffrages, la politique « démocratique » du XX^e siècle semblait avoir vu soudain se dresser devant elle la statue du Commandeur. Les lettres fatales écrites avec du feu étaient apparues sur les murs du festin. La procédure malhonnête du référendum avait valu une défaite cuisante à l'imprudent sorcier qui l'avait sortie de sa boîte. La révélation de la riche gamme des scandales avait soulevé la pierre sous laquelle grouillait la vermine des affairistes, des publicitaires, des amateurs de commissions et de pots de vin et de tous ceux qui vivent grassement de la laine qu'ils tondent sur notre dos. Les grèves, les pressions, les usurpations des syndicats avaient fait apparaître les pouvoirs illégaux que la falsification systématique des consultations électorales fait naître en marge et souvent à la place des pouvoirs légaux. Les agents sournois de l'étranger avaient même été démasqués et le « langage » que le chancelier Brandt méditait depuis deux ans avait enfin soulevé en Allemagne quelque chose qui ressemblait à une réaction. Ainsi on pouvait se faire une idée modérément optimiste du virage politique qui se préparait. La revanche de la morale et du bon sens s'annonçait. Contre le mensonge, l'imposture, la prévarication et l'anarchie morale qui touchaient à des degrés divers tous les pays d'Europe, un courant de protestation passait sur les peuples ankylosés, un sursaut de santé les redressait malgré leur scepticisme et leur fatigue. On pouvait espérer qu'un vent nouveau allait se lever.

On pouvait l'espérer, mais cet espoir était-il autre chose qu'une vue d'intellectuel ou un enthousiasme de polémiste ? Or, en sondant les reins et les cœurs, c'est-

à-dire en essayant de savoir comment réagissait réellement l'opinion à l'égard de ces scandales au lieu de décrire avec complaisance ce que nous estimions qu'elle devait ressentir, il fallut bien s'apercevoir que ces fameux scandales, grâce auxquels des margoulins avaient gagné des milliards, laissaient l'opinion en général quelque peu indifférente. L'infortunée III^e République ne s'était jamais relevée du minable scandale Stavisky dans lequel un escroc avait volatilisés quelques dizaines de millions après avoir dîné avec des ministres et des parlementaires. Il était facile de voir que la V^e République n'était que légèrement ébranlée par une série d'explosions scandaleuses, par une traînée d'éboulements en chaîne qui montraient la pourriture, la concussion et la vénalité installées à tous les étages de l'administration et du pouvoir. Le régime dégoûtait, mais le grand vent de la révolte ne souffrait pas.

Le public suivait, mais mollement. Soit par incivisme et indifférence, soit parce qu'il admettait comme une chose naturelle qu'en détenant le pouvoir, il est bien normal qu'on s'en distribue les bénéfices, soit parce que ces prévarications lui paraissaient lointaines, se passant dans une autre sphère et ayant peu d'incidence sur son confort personnel. Il était visible qu'une mobilisation de l'opinion n'était plus possible aujourd'hui comme en 1934 sur le thème « A bas les voleurs » et que personne n'irait se faire tuer sur la place de la Concorde pour demander que M. Rives-Henry et quelques autres couchent en prison.

Dans la société actuelle, il est clair que l'intérêt personnel passe avant tout ; non seulement il relègue au second plan l'intérêt national ; mais, à proprement parler, il a fait disparaître la notion d'intérêt national. On peut réunir cent mille commerçants pour la diminution des patentes, cent mille ouvriers pour la diminution des horaires de travail et la retraite à soixante ans. Mais il est clair qu'en ce moment du moins, on ne réunira pas cent mille manifestants dans la rue pour demander la tête des innombrables canailles qui ornent les avenues du pouvoir.

Je ne sais qui a trouvé le mot de **morosité**, mais il définit bien le nouvel élément qui fait partie de la chimie du mécontentement. Dans l'échec du référendum, les mécontentements que les spécialistes appellent **catégoriels** ont joué certainement un rôle plus important que le jugement d'ensemble qu'on pouvait porter sur le régime ou le mécontentement provoqué par une procédure ambiguë et malhonnête. Les technocrates du régime ont eu tort d'indisposer l'une après l'autre des catégories entières de population qui se sont vengées à cette occasion. Le régime a trouvé en face de lui une ligue des porte-monnaie et non pas une révolte des consciences.

J'ai bien peur qu'en Allemagne, l'échec tout relatif du chancelier Brandt ne soit dû à des causes analogues beaucoup plus qu'au « patriotisme » et à la colère du peuple allemand qu'on a transformé en une collectivité de buveurs de bière qui est bien incapable à l'heure actuelle à la fois de patriotisme et de colère. Je ne sais pas s'il en a été de même en Italie. Nous le verrons mieux si François Duprat, qui a déjà donné une excellente analyse de l'électorat du M.S.I. dans son petit livre **L'Ascension du M.S.I.** (1), complète les chiffres qu'il nous a fournis en montrant quelles sont les catégories de la population qui ont assuré la victoire électorale du 8 mai.

La conclusion qui semble se dégager de ce tableau, c'est que le corps électoral dans les différents pays d'Europe est depuis vingt-cinq ans **anesthésié**. Il est « morose » non seulement en France et en Italie, mais en Allemagne et partout ailleurs. Il est « morose », mais cela ne l'empêche pas de **reconduire**. Ainsi, la chimie du mécontentement a-t-elle été profondément modifiée, parce que l'indignation ne joue plus, le précipité ne se fait plus. Le mélange devient une espèce de vinaigre et ce vinaigre est encore comestible politiquement. C'est peut-être un des effets les moins connus de la civilisa-

(1) **Les Sept Couleurs**, 68, rue de Vaugirard, Paris (5^e).

tion de consommation : on la maudit, on proteste contre elle, mais tout le monde lui est reconnaissant du confort matériel qu'elle assure et on en reconduit les gérants avec quelques grognements. Car après tout, tout vaut mieux qu'un changement qui risquerait de faire chanceler les dieux : le sacro-saint week-end, l'auto, la maison de campagne, la télé et les pourboires que le régime distribue avec parcimonie mais avec régularité à tous ceux qui ont un peu de savoir-faire et qui crient. Ce sont les événements qui réveilleront les peuples endormis. Ils parlent plus haut que les meetings et les orateurs. Mais qui souhaite vraiment que leur éloquence balaie tout ?

Maurice BARDECHE

Les Sept Couleurs, 68, rue de Vaugirard, Paris (6^e)

Vient de paraître

François DUPRAT

L'ASCENSION DU M. S. I.

Le premier ouvrage d'ensemble
sur la Movimento Sociale Italiano
de Georgio Almirante.

Un volume in 12 couronne de 175 pages 15 F HT

Giovanni Gentile philosophe du fascisme

Comme nos lecteurs ont déjà pu s'en apercevoir, la revue « Défense de l'Occident » a décidé de présenter des penseurs et des doctrinaires, souvent mal connus, qui se rattachent à notre courant politique. Ces courts articles ne prétendent pas donner une analyse exhaustive des auteurs proposés ; ils ne veulent pas non plus imposer en bloc les idées de tel théoricien. Non. Il s'agit seulement de faire découvrir un auteur méconnu, de donner au lecteur le goût d'aller plus avant à la recherche de tous ces maîtres du nationalisme. Rien de plus. Ce court article sur Gentile n'est donc ni un exposé complet de la pensée politique du philosophe italien, ni un catéchisme. Bien plus, certaines des idées de Gentile ne sont pas nôtres ! Mais nous nous devons de rendre hommage à un homme qui n'a jamais voulu se contenter d'être un intellectuel coupé de l'action politique ; il a décidé d'agir publiquement pour défendre ses idées. Et pour cet acte de courage et d'honnêteté, il fut assassiné.

Giovanni Gentile. Un nom bien peu connu en France. Un nom que les jeunes élèves des classes de Philosophie ont bien peu de chances d'entendre prononcer par leurs professeurs marxisants. Et pourtant Gentile est, de l'avis de tous, le plus grand philosophe italien du XX^e siècle. Et pourtant il est l'un des plus célèbres continuateurs de Hegel. Et pourtant, tous les thèmes « à la mode », tous les mots qu'agitent nos « penseurs » contemporains, toutes les notions modernes se trouvent dans sa philosophie : langage, jeu, art, conscience de soi, altérité, autant de notions capitales dans le système de Gentile. Le personnalisme comme l'existentialisme devrait se référer à lui. Mais non. On veut l'oublier. Bien mieux.

Quand ses rares défenseurs parlent, ils s'efforcent de dissocier ses théories abstraites de leurs conséquences politiques. Pour Sciacca, pourtant un ami et un élève de Gentile, celui-ci n'aurait jamais dû se perdre dans la politique : il n'y comprenait rien ! Pour Harris, qui a rédigé un gros ouvrage sur « La philosophie sociale de Gentile », son système philosophique débouche logiquement sur la démocratie parlementaire : Gentile a été incapable de tirer les conséquences politiques de ce qu'il écrivait ! Etrange façon de prendre la défense d'un ami qu'on prétend aimer, d'un maître dont on se veut le disciple ! Gentile raisonnait parfaitement tant qu'il ne quittait pas sa table de travail, mais il se montra incapable de comprendre son système et de l'appliquer ! Ce qu'un homme a de meilleur, là où il dépasse sa vie égoïste et renfermée, là où il met toute sa foi et tout son courage, l'engagement politique, et bien cela même on le lui retire. On l'ampute du luxe de sa vie. L'action politique, c'est le don gratuit par lequel un intellectuel enrichit ses idées, c'est la marque de sa confiance en lui-même et en sa pensée. Et bien, nous, nous voulons rendre à la vie de Gentile toute sa richesse. Nous voulons montrer en quoi il était fasciste, et comment ce fascisme se rattachait à son système philosophique. Nous voulons aussi montrer comment il vécut ses idées politiques, et toute l'importance qu'il eut dans l'Italie de l'entre-deux-guerres.

● « *Pensiero ed Azione* ». (1)

En effet Gentile a eu un rôle politique important. Ce fait est d'autant plus remarquable que rien ne semblait le prédestiner à tant de gloire. Il est né en Sicile, dans la province de Trapani, le 30 mai 1875. D'aucuns attribuent une grande place à son origine sicilienne : enthousiaste, confiant, exéberant, passionné, avec un rien d'ingénuité et de confiance spontanée en autrui. C'est ainsi que le décrit le philosophe Sciacca, qui l'a bien connu. De fait, c'est à coup sûr un méridional, et il vivra surtout dans le Midi. Sa zone d'activité ne montera guère au Nord de Pise, où il fut élève de

(1) « Pensée et action », un des mots d'ordre du fascisme.

l'Ecole Normale Supérieure. Il enseignera ensuite aux Universités de Palerme et de Naples, avant de devenir directeur de l'Ecole Normale de Pise. C'est pendant cette première période de sa vie qu'il rencontre Benedetto Croce, avec lequel il collabore. Pendant tout ce temps, il n'a aucune activité politique, et il ne semble même pas nourrir beaucoup d'intérêt pour ces problèmes. Sa philosophie se développe surtout en un sens spéculatif, quoiqu'il attribue déjà une importance toute particulière à l'éducation et à la pédagogie. Car Gentile est indiscutablement un enseignant né, et il met toute son ardeur dans l'exercice de son métier. Ce qui le prouve, c'est l'attachement indestructible de ses élèves, même d'un Ugo Spirito, passé au communisme « libéral » (après 1945!) après avoir été le plus grand théoricien du corporatisme.

Mais ce sont justement ses théories de l'éducation qui vont conduire Gentile à la politique. Car l'éducateur, s'il doit être un modèle, comme le fut Gentile pour ses élèves, ne peut y réussir qu'à une seule condition : que ses efforts ne soient pas sabotés sitôt l'école achevée ? Cela suppose qu'une influence plus vaste s'exerce sur l'enfant, ou plutôt qu'un principe commun anime la volonté de l'enseignant et la bonne volonté de l'élève : ce principe (nous le verrons plus en détail dans un prochain article) est incarné par l'Etat, promoteur d'une Culture qui est l'essence même de l'individu, de l'enseignant comme de l'élève. Ce que Gentile veut dire, c'est que l'éducation comprise comme l'affaire de l'école seule débouche sur des conceptions absurdes. Si l'enfant n'est éduqué qu'à l'école, tandis que partout ailleurs (dans sa famille, dans la société) on tolère une attitude individualiste et égoïste, l'école ne pourra le redresser. Dire que le mot « éduquer » a un sens, c'est dire que l'enfant veut (au plus profond de lui-même) être éduqué, que tout homme et tout enfant porte en lui un modèle dont la réalisation concrète est l'Etat. La famille, la corporation, l'école sont autant de corps intermédiaires dont le but essentiel est l'éducation, c'est-à-dire faire découvrir à l'enfant ce modèle qu'il porte en lui, et le libérer de toutes les entraves d'une individualité égoïste, au profit d'une personnalité qui est le produit en nous de la Culture. Cette découverte crée en nous l'adulte, maître de soi et de ses moyens d'action, équilibré et lucide,

sage et guerrier, sain physiquement et cultivé en honnête homme, discipliné et conscient de sa valeur.

Dès lors, une réforme de l'éducation, comme la désire Gentile, ne peut aller sans une réforme de la Société. L'enseignement débouche sur la politique. Et au même moment, l'évolution historique de l'Italie lance Gentile dans la lutte des partis. C'est la Grande Guerre. Dès 1914, alors que l'Italie est encore neutre, Gentile est interventionniste. Il croit que seule la guerre forgera, dans l'action, l'Unité italienne inachevée malgré le Risorgimento. Aussi il a le sentiment de rester profondément fidèle à la pensée de Mazzini, le plus grand homme du Risorgimento selon lui. Pourtant, malgré ses convictions, il ne descend pas dans l'arène politique. Il estime que le gouvernement doit manœuvrer sans être gêné par aucune pression de la rue : les ministres doivent être libres pour agir efficacement. Seulement ce silence du philosophe italien n'est ni lâcheté ni indifférence. Il le prouve en 1917 : Caporetto : c'est le désastre, l'armée italienne est enfoncée, on en est à prévoir la chute de Venise et de Milan. Alors les bellicistes, autrefois maître de la rue, hésitent, beaucoup se sentent coupables et croient s'être trompés. L'Italie était-elle une petite nation, jeune et fragile, comme le disaient certains neutralistes ? Cette aventure guerrière était-elle une folie démesurée ? Contre ces questions déprimantes, Gentile se dresse. D'autres cherchent à se faire oublier, lui écrit des articles patriotiques, il se déclare sans équivoque interventionniste. Il réserve ses attaques violentes aux socialistes, mais aussi aux catholiques, relevant d'un pouvoir étranger (le Vatican), neutralistes, hostiles à la guerre, hostiles à l'Unité, et qui sont restés en dehors de l'Etat Italien depuis 1871.

Contre cette Eglise de la trahison, Gentile dresse l'église militante de la Guerre, dont l'apôtre est, à ses yeux, Wilson. Mais le président américain le déçoit beaucoup. 1910, l'année de la paix, est une année de désillusion pour l'ensemble des Italiens. Mais cette paix, si amère, a au moins un mérite : c'est la paix de la Victoire. Elle porte l'esprit de la Victoire, dont Gentile se fait l'inlassable propagandiste. Car cet esprit doit rénover l'Italie. Esprit de jeunesse, de spontanéité libre, de refus des calculs a priori. C'est aussi l'esprit des tran-

chées, de la discipline, du sacrifice... Voilà le principal acquis de la Victoire, et il faut le préserver à tout prix. Il faut conserver une volonté de conquérants. Car la guerre elle-même n'est pas encore achevée : l'Italie n'est pas encore une grande puissance, puisque ses revendications territoriales ont été méprisées par ses « alliés », la France et l'Angleterre. L'unité n'est pas faite non plus, puisque socialistes et catholiques se sont mis volontairement au ban de l'Etat, en condamnant la guerre. Pour toutes ces raisons, Gentile peut affirmer dans sa nouvelle préface de « Guerra e fede » (1919) : « La guerre, pour moi, n'est pas finie. »

En un mot, Gentile est déjà fasciste, au plus profond de lui-même. C'est pourquoi il suit avec sympathie la naissance et le développement de ce mouvement révolutionnaire, de 1919 à 1922. En même temps, il se rapproche du pouvoir. Son frère ennemi, Croce, est devenu ministre de l'Instruction Publique sous Giolitti, et il prend souvent avis de Gentile ; malheureusement tous les projets mis au point par lui seront repoussés par le Parlement. Ce court passage dans les antichambres du gouvernement n'en a pas moins la plus haute importance. En effet, c'est sans doute la cause du choix de Gentile comme ministre par Mussolini.

Fin 1922 : Mussolini a pris le pouvoir. Il forme un ministère ouvert à tous les courants politiques, sauf ceux de l'extrême-gauche. Il cherche en particulier un ministre pour l'Instruction Publique. Tout naturellement, le nom de Gentile est avancé : personnalité de premier plan dans le monde intellectuel, sans être lié à aucun parti, il s'est montré un excellent italien pendant la guerre. Ainsi, en octobre 1922, Gentile est nommé à ce poste. Il y restera jusqu'en 1924. En si peu de temps, il élabore une réforme complète de l'éducation nationale, ce que Mussolini appellera « la plus fasciste des réformes ». Nous reparlerons en une autre occasion des idées et des méthodes de Gentile sur le sujet. Ce qui nous importe pour l'instant, c'est de voir que, désormais, Gentile est un homme politique fasciste. Le 31 mai 1923, il écrit à Mussolini pour réclamer sa carte du P.N.F. Et il devient dès lors le leader des intellectuels fascistes. C'est lui qui fait signer une pétition en faveur du régime, lors de l'affaire Matteotti. C'est encore lui qui dirige le « Congrès

des Intellectuels fascistes », en mars 1925, à Bologne. Enfin il est chargé de la publication de « l'Enciclopedia italiana ». Honneur suprême : il rédige dans cette Encyclopédie l'article « Fascisme », pour sa partie théorique, article que signe Mussolini. Ainsi, pendant toute cette période, Gentile est bien un fasciste, et un fasciste militant. Et grâce à lui, le monde intellectuel se rallie en partie au P.N.F. Ne l'oublions pas : au moment décisif du serment au Duce, que l'on exigea des professeurs d'Université, sur plus d'un millier de titulaires, seulement 13 refusèrent de jurer. Ainsi le fascisme n'a pas négligé le monde de la Culture. Et son intérêt fut récompensé.

A partir des années 1930, Gentile est beaucoup moins au premier plan. Sa réforme de l'éducation est remaniée légèrement en un sens moderniste. Gentile s'en plaint parfois. Il lui arrive même de critiquer une certaine sclérose du fascisme. De même il regrette que l'Italie s'aligne sur l'Allemagne. Mais ces critiques sont toujours animés par son désir de sauvegarder l'« esprit de jeunesse », libre de tout a priori, qui est tout le fascisme. Mais Gentile n'est pas Croce. Il critique le régime quand celui-ci est fort. Quand il est menacé, il rentre dans les rangs avec discipline. En 1943, au moment le plus difficile de la guerre, il publie son « Adresse aux Italiens », un appel à la solidarité nationale. Mais aussitôt après, c'est le coup d'état du 25 juillet : Mussolini est renversé. Gentile est totalement désemparé, il presse la guerre civile et il appelle au regroupement. Au moment où il adopte cette attitude si modérée, les journaux et les hommes qui, quelques jours avant étaient les jouets dociles du régime, la bourgeoisie bien-pensante, se dressent. Ils appellent au meurtre contre les fascistes.. Et « Il Giornale d'Italia », pris d'un accès de liberté, se déchaîne contre Gentile.

Celui-ci ne réplique pas. Il est en train de rédiger, en quelques jours, son testament philosophique, « Genèse et structure de la société », somme de tous ses thèmes préférés, somme de tout ce qui fait la valeur de la vie humaine : la société, l'Etat, le besoin d'absolu et d'universel, l'art et la religion, le travail et le corps. Enfin le livre s'achève par une réflexion sur l'immortalité. Aussi Gentile peut déclarer à un ami, engagé de l'autre côté : « Maintenant vos amis peuvent

m'abattre. L'œuvre de ma vie est achevée ». L'ami résistant, un peu naïf, se récrie : il n'est pas question de tuer un philosophe !

Et pourtant. Il reste à Gentile, une fois sa pensée philosophique achevée, à démontrer dans les faits la valeur de sa foi. En novembre 1943, il reprend la tête de l'Académie d'Italie, dans la R.S.I. A cette occasion, il écrit à sa fille : « La nomination fut ensuite arrangée avec le ministre... Ne pas l'accepter eut été une suprême lâcheté et la démolition de toute ma vie. Mussolini sait bien que les 23 et 24 juin, je ne cédaï pas aux menaces de mort. Et puis je souhaite de tout mon cœur que nous vainquions, que l'Italie resurgisse dans son honneur, que ma Sicile soit, au moment de ma mort, la Sicile « très italienne » dans laquelle je suis né et où sont enterrés mes parents ». Les derniers mois de sa vie sont tout entiers consacrés à la propagande. En de nombreux discours, il démontre dans quel camp se trouve l'honneur et le patriotisme, il fonde en doctrine les nouvelles aspirations populaires et socialisantes du régime. Surtout il se déchaîne contre les « prudents », ceux qui, dans un tel chaos, restent cachés et ne prennent pas parti. C'est plus que n'en peuvent supporter ses adversaires. Aussi, le 15 avril 1944, est-il assassiné à Florence. La radio anglaise, gênée, prétend alors que le philosophe aurait été tué... par les fascistes eux-mêmes. Ces brutes ne sont-elles pas capables de tout ? Hélas ! Quelques jours plus tard, les communistes revendiquent hautement cet exploit, se glorifiant de leur crime, et ridiculisant ainsi les anglais !

Même dans la mort, Gentile fut donc un démystificateur. Car il a fait éclater l'incohérence des démocrates, à la remorque des communistes en dépit de leurs principes ; et il a fait éclater la barbarie des communistes et leur haine pour toute pensée qui n'est pas leur.

● La « méthode d'immanence ».

Démystificateur : Gentile le fut certainement, quand il démonta les rouages viciés de la démocratie, ou quand il mit à nu les présupposés métaphysiques du marxisme. Mais ce fut bien plus un bâtisseur, le constructeur d'une vaste

doctrine philosophique : métaphysique, religion, art, pédagogie, histoire..., toutes ces disciplines ont été étudiées par lui, toutes trouvent une place bien définie dans son système. Notre but n'est pas de décrire ce système dans son ensemble, mais uniquement ses aspects politiques. Il est pourtant indispensable d'indiquer très sommairement quelques directions de la philosophie de Gentile.

Pour lui, il n'y a qu'une seule réalité, la conscience actuelle, présente, que nous pouvons appeler pensée actuelle, ou bien acte pur, ou encore autoconscience. Tout ce qui n'est pas autoconscience relève de la conscience morte, passée. C'est la Nature, somme des connaissances engrangées, des actes accomplis, des habitudes figées, tout ce que nous avons vécu autrefois. Mais cette Nature, en tant que passée, n'existe pas. Ce qui existe, c'est la conscience actuelle que nous pouvons braquer sur certains événements passés de la Nature. Alors nous réinterprétons cette Nature, nous connaissons de façon nouvelle notre passé, nous agissons de façon nouvelle à partir d'habitudes qui ne sont jamais déterminantes. Car tout dépend de notre volonté actuelle. Ces quelques formules peuvent paraître bien obscure, car trop rapides. Contentons-nous donc de rechercher le principe qui est au cœur de tout le système. Il s'agit de la méthode d'immanence. Rien de ce que je vis actuellement ne m'est étranger : ni les objets qui sont en face de moi, ni le Dieu que j'adore ni l'Etat auquel je me sou mets. Tout cela c'est moi qui l'ai créé, tout cela fait profondément partie de moi. Ma personne n'est pas limitée à la surface de mon corps, ma pensée n'est pas emprisonnée dans ma boîte crânienne, elle se prolonge à travers tout l'univers : le monde entier lui appartient.

Un domaine où Gentile applique directement cette méthode est justement celui de la politique. Ainsi l'Etat ne saurait être, pour la pensée de chacun, une transcendance. Par une suite de raisonnements extrêmement intéressants, sur lesquels nous reviendrons dans un prochain article, Gentile démonte le passage de l'Individu à l'Etat. Disons brièvement que, pour lui, l'Etat est le prolongement de l'Individu. Car l'individu est animé d'un besoin d'universalité ; il a besoin d'être approuvé, et pour cela il fait sienne un certain nombre de valeurs qui font partie de « l'humanité com-

mune ». Disons, pour être clair, que ces valeurs sont celles de notre Culture. Notre sens du beau, du bon, du grand, est affirmé par la Personne, cette part d'Universel et d'Absolu qui se trouve en chaque Individu. Et c'est justement sur les valeurs de la Personne que l'Etat s'appuie. Bien sûr l'Individu peut toujours enfreindre ces valeurs. Mais alors, en bonne logique, il doit vouloir son châtement : car comment pourrait-il vivre en désaccord avec ce qu'il a de plus sacré et de plus profond en lui, la personne ? Ainsi Individu et Etat coïncident par l'intermédiaire de la Personne. On pourrait craindre que cette conception (quelque peu idyllique au demeurant) ne débouche sur un conservatisme complet : si l'Etat est toujours le complément de l'Individu, celui-ci doit toujours se soumettre, quelque soit l'Etat. Et il faut reconnaître que cette critique est justifiée en partie. Gentile n'affirme-t-il pas qu'il faut obéir à toute loi de l'Etat, même injuste ? Car la loi, même imparfaite, est l'expression maladroite d'une loi parfaite, la loi de la Personne. Seulement, ne l'oublions pas, il existe des Etats Inexistants, incapables de faire respecter leurs propres lois contre l'égoïsme des individualités déchainées. Ces états décadents doivent être abattus et reconstruits, bien sûr : et c'est justement ce qui arriva à l'Etat italien libéral de l'après-guerre : il fut abattu et reconstruit par le Fascisme. De plus, l'Etat a un rôle éducateur : il doit former l'individu suivant les Valeurs de notre Culture : Cela, aux yeux de Gentile, seul le fascisme a essayé de le réaliser.

● Le « fascisme libéral ».

Qu'est-ce que le fascisme pour Gentile ? Il se présente sous trois aspects : d'une part c'est un phénomène typiquement italien, qui a ses racines dans des faits historiques extrêmement précis. En second lieu, le fascisme est une doctrine politique, mais cette doctrine se réduit très vite à un esprit et à une mentalité. Enfin le fascisme est un parti et un régime, qui dirigent un pays et l'organisent à leur guise.

Mais comment s'explique l'arrivée au pouvoir de ce parti ? L'interprétation de Gentile, bien sûr, rejoint les interprétations traditionnelles des historiens : réaction contre l'anar-

chie rouge, défense de la Nation, volonté de sauvegarder la Victoire... Mais, à tout cela, Gentile ajoute une idée assez personnelle. Pour lui, le fascisme est l'aboutissement logique du libéralisme italien. Ce « parti libéral », qui existe depuis les débuts du Royaume d'Italie, et qui survit encore à notre époque, est en effet un phénomène très intéressant et particulier à l'Italie. C'est le parti qui a fait l'Unité, le parti de Cavour. A ces souvenirs s'attache toute une mentalité, qui se maintient encore dans l'Italie actuelle, et qui est très bien analysée dans un article de G. Artini (« Il Borghese », 12-12-71) : « Le libéralisme... apparaissait comme la seule doctrine capable de composer en une harmonie dialectique les contrastes de l'esprit italien, divisé entre la poussée de ses anciennes inclinations anarchiques et la réaction des jalousies conservatrices. Ces contrastes qui se sont révélés dans la lutte politique pendant la première après-guerre, se sont aggravés dans la seconde... Le libéralisme permettait de restituer, grâce à une milice de pensée, d'œuvre, d'action politique, l'Italie à sa réalité historique, après la seconde guerre mondiale... Il représentait (avant 1954) les intérêts de vastes collectivités de producteurs, et il levait le drapeau de la défense du capital de la libre-entreprise et du juste profit. » Parmi les autres caractéristiques de ce libéralisme italien, on peut aussi noter un certain anticléricalisme, né de l'opposition de l'Eglise à l'Unité et à la Guerre. Mais ses deux caractéristiques essentielles sont bien mise en évidence par l'article d'Artini : volonté de sauvegarder l'Italie unie, grande et libre ; volonté d'associer le plus de libertés possibles avec un état fort, capable de prendre des initiatives et même capable de s'identifier à une forte personnalité, un nouveau Cavour. Et bien ces deux caractères, selon Gentile, ont été repris par le fascisme. Ce dernier est d'abord l'héritier de la Victoire, et il se présenta même comme le parti du « second Risorgimento ». Il est aussi l'instauration d'un pouvoir fort, ou plutôt d'un état stable, capable de se faire respecter dans son domaine sans empiéter sur ce qui n'est pas de son ressort. N'oublions pas que, juste avant la marche sur Rome, Mussolini, pour rassurer la bourgeoisie, développa une théorie « libérale » du fascisme : l'état fasciste se chargerait uniquement (mais avec quelle énergie) des charges politiques

du pouvoir (relation avec l'étranger, police...) tandis qu'il se débarrasserait de toutes les autres activités : postes, communications, économie, éducation même en partie, tout serait rendu au privé. Pour arriver au pouvoir, le jeune fascisme a dû prendre le masque du vieux libéralisme, qui dominait encore les esprits de la majorité des Italiens. Ensuite, il n'a pas toujours respecté cette mentalité traditionnelle. Cela, Gentile ne l'a pas vraiment compris. Ainsi s'explique ses polémiques avec certains fascistes « de gauche ». En fait, le fascisme ne m'était absolument pas identifiable au libéralisme. Et cela, Gentile lui-même aurait pu le reconnaître, au nom du second caractère du fascisme : son aspect religieux et spiritualiste. Sans doute, le libéralisme a-t-il eu certains aspects spiritualistes au moment du Risorgimento. Et Mazzini, le plus grand des libéraux selon Gentile, était à coup sûr un esprit religieux. Seulement Mazzini n'était pas un libéral, mais un républicain et un révolutionnaire. Et puis, le libéralisme d'un Giolitti n'a plus rien de spiritualiste. Le libéralisme a très vite dégénéré en intellectualisme.

● Contre l'intellectualisme.

Qu'il y ait une opposition radicale entre spiritualisme et intellectualisme, c'est Gentile lui-même qui l'écrit en avril 1920, en un article où il attaque violemment Nitti, alors président du Conseil. L'intellectualiste est celui qui ne croit qu'en la « Nature », en la pensée morte. Il voit la réalité comme un tout complet, mécanisé, et il oublie de rattacher cette réalité à l'homme actuel, celui qui, maintenant, pense et interprète et crée cette réalité. Ainsi l'Homme est diminué face à cette Nature. Tout son rôle sera de s'adapter à elle : « Il faut suivre le mouvement, c'est le cours des événements, cela est dans la nature des choses... » combien de fois n'entendons-nous pas ce raisonnement de la part des technocrates qui nous gouvernent. Ainsi se justifie la mise à mort des catégories sociales dépassées par le « Progrès » (petits paysans, commerçants...) Car ne nous y trompons pas, le « Progrès » n'est que l'avatar moderne de cette éternelle « Nature » : encore une puissance, arbitrairement privilégiée par notre intellect, qui vient coiffer l'homme et en faire son esclave.

Gentile se dresse contre cette conception passive de la politique, cette conception totalement réactionnaire : car il est réactionnaire de se modeler sur un progrès, un « sens de l'Histoire », qui sont définis à partir d'événements passés. C'est privilégier l'importance du passé, et c'est négliger l'Histoire, qui est reconstruction du passé, une nouvelle interprétation dynamique des traditions de notre pays. L'Histoire n'est jamais finie, elle est toujours à recréer. L'Histoire contre le Passé, l'Esprit et la Foi contre l'Intellect, la Volonté contre la Nature, voilà un nouveau sens du combat fasciste.

● Le sens religieux du fascisme.

Et cette lutte contre l'Intellectualisme se combine, avec ce qui est, aux yeux de Gentile, l'essentiel du fascisme : le spiritualisme, ou plutôt le sens religieux de la vie. Voilà comment se définit cet esprit propre au fascisme : « La vie n'est pas à proprement parler ce qu'elle est, mais aussi ce qu'elle doit être : et seulement cette seconde est digne d'être vécue. Conception antimatérialiste, essentiellement religieuse ». Et voilà comment Gentile présente cette religiosité fasciste dans son « Encyclopédie italienne » :

« Il n'y a pas de conception de l'Etat qui ne soit fondamentalement une conception de la vie : philosophie ou intuition, système d'idées qui se développe en une construction logique ou se concentre en une vision ou en une foi, mais qui est toujours, au moins virtuellement, une conception organique du monde.

« Aussi le fascisme ne se comprendrait pas en beaucoup de ces attitudes pratiques (comme organisation de parti, comme système d'éducation, comme discipline) si l'on ne regardait pas à sa manière générale de concevoir la vie. Manière spiritualiste. Le monde, pour le fascisme, n'est pas ce monde matériel qui apparaît à la superficie, dans lequel l'homme est un individu séparé de tous les autres et où il est gouverné par une loi naturelle qui le pousse instinctivement à mener une vie de plaisir égoïste et momentanée. L'homme du fascisme est un individu qui est nation et patrie, loi morale qui réunit les individus et les générations en une

seule tradition et en une seule mission, qui supprime l'instinct de la vie close dans le cercle étroit du plaisir, pour instaurer dans le devoir une vie supérieure libre des limites du temps et de l'espace. Une vie dans laquelle l'individu, à travers l'abnégation et le sacrifice de ses intérêts particulier, sa mort même, réalise cette existence toute spirituelle où est sa valeur d'Homme.

« Donc conception spiritualiste, sortie elle aussi de la réaction générale contre le positivisme matérialisme du XIX^e siècle. Antipositiviste, mais positive : non pas sceptique, ni agnostique, ni pessimiste, ni passivement optimiste, comme le sont en général toutes les doctrines qui placent le centre de la vie hors de l'homme ; en fait, celui-ci, avec sa libre volonté, peut et doit se créer son propre monde. Le fascisme veut un homme actif et engagé dans l'action avec toutes ses énergies ; il le veut virilement conscient des difficultés, et prêt à les affronter. Il conçoit la vie comme lutte, pensant qu'il appartient à l'homme de se conquérir la vérité qui est vraiment digne de lui, en créant d'abord en lui-même l'instrument (physique, morale, intellectuel) pour la construire. Il en va ainsi pour l'individu, pour la nation, pour l'humanité. De là la haute valeur de la culture sous toutes ses formes (art, religion, science) et l'importance énorme de l'éducation. De là aussi la valeur essentielle du travail, grâce auquel l'homme triomphe de la nature et crée le monde humain (économique, politique, moral et intellectuel).

« Cette conception positive de la vie est évidemment une conception éthique. Elle investit toute la réalité, ainsi que l'activité humaine qui la gouverne. Aucune action soustraite au jugement moral. La vie donc, telle que la conçoit le fasciste, est sérieuse, religieuse : tout entière jugée dans un monde soumis aux forces morales et responsables de l'esprit. Le fasciste dédaigne la « vie commode ».

« Le fascisme est une conception religieuse, dans laquelle l'homme est vue dans son rapport immanent avec une loi supérieure, avec une Volonté objective qui transcende l'individu particulier et l'élève au rang de membre d'une société spirituelle ».

Dans ce long passage, qui est en quelque sorte la définition « officielle » du fascisme, rédigée par le plus célèbre des

intellectuels fascistes et signée par le créateur du fascisme, tous les caractères essentiels du spiritualisme fasciste sont énumérés : culte de l'Etat, vénération de l'Energie et de la Volonté, refus du matérialisme historique et de la notion de Progrès, et aussi ce sens du sérieux sur lequel Gentile revient souvent. « Le sentiment religieux dont je parle est celui par lequel on prend la vie au sérieux, réellement au sérieux, et partant pas face aux autres, mais avant tout à l'intérieur de sa propre conscience.. Cette religiosité nous fait prendre toutes les choses au sérieux, et partant ne divise plus le faire du dire, l'action de la pensée, la vie et la mort du triomphe de nos idéaux fidèlement servis. » Ce sens du sérieux pourrait être aussi appelé conscience de nos responsabilités, ou mieux conscience de notre puissance. Le fascisme (comme la philosophie de Gentile) nous redonne notre propre liberté ; le monde que nous construisons dépend de notre volonté, et non des ukases de la doctrine marxiste. Voilà la nouvelle religion selon Gentile : religion de la volonté, religion de la foi, ou plutôt religion de la religion. Car le fascisme ne soumet pas l'individu à une transcendance qui lui serait étrangère. Dieu indépendant de notre pouvoir. Non. L'homme ne peut se soumettre à une réalité qui lui serait étrangère. Quand nous disons que l'homme se soumet à la Société, à l'Etat, nous parlons mal. Il faut dire que l'individu particulier, empirique, se soumet à une réalité qui fait partie de lui-même, qui est le plus profond de lui-même : nous ne nous soumettons pas à l'Etat, nous nous identifions à l'Etat. C'est pourquoi, s'il y a chez Gentile une religion, c'est une religion de la religion : une religion du sens religieux qui nous donne pleine confiance en nous-mêmes, qui nous fait comprendre que nous sommes les créateurs de toutes choses, que la Société est nous. C'est la religion de la foi en nos possibilités. « La nouvelle foi est avant tout pour nous une foi morale : la foi dans la vérité de l'idéal et dans la capacité que l'homme a de le réaliser, s'il veut. La foi dans cette volonté humaine qui sait vouloir sérieusement, au prix de n'importe quel sacrifice, même de la vie ; mais d'abord au prix de ce sacrifice qui est plus modeste et plus difficile que la mort acceptée volontairement par idéal, le sacrifice de la petite vanité et frivolité de vivre... » « C'est

la manière de considérer la vie que veut le fascisme... Manière de penser qui comble et humilie ensemble, comme toute foi à caractère religieux, qui fait sentir à l'homme la nullité qu'il est et le tout qu'il peut être et faire, s'il veut, et s'il se soumet à la loi qui domine toute libre volonté ». Mais cette loi, ne l'oublions pas, c'est l'homme lui-même qui la crée, dans la mesure où il est l'Etat, incarnation concrète de l'idéal que tout homme porte au fond de soi. Ainsi, si cette religion fasciste est un culte de l'Etat (dans la mesure où l'Etat est le prolongement de la Personne), alors la religion dont parle Gentile est une religion de l'Homme, ou plutôt du Surhomme, de l'Homme toujours à créer, à dépasser et à refaire. « Le fascisme n'est pas seulement donneur de lois et fondateur d'institutions, mais éducateur et promoteur de vie spirituelle. Il veut refaire non les formes de la vie humaine, mais le contenu, l'homme, le caractère, la foi. Et dans ce but, il veut la discipline, et l'autorité qui pénètre profondément dans les esprits, et y domine sans opposition. Son symbole, pour cela, est le fascio du lecteur, signe d'unité, de force et de justice ».

● Totalitarisme et libéralisme.

Ainsi le fascisme est bien une religion, ou plutôt le fascisme est animé par un puissant esprit religieux. Dès lors il est évident que le fascisme ne peut être que totalitaire. Une foi ne peut supporter de dogmes contraires à elle. Mais « totalitaire » signifie autre chose aux yeux de Gentile. Une philosophie totalitaire est celle qui prétend régler **toutes** les actions d'un individu. Ainsi un état totalitaire est un état qui se dit apte à diriger l'ensemble de nos vies individuelles. En un mot, tout se concentre dans la politique : l'art doit être un art politique, qui présente les héros fascistes et en fait des modèles d'action. L'éducation doit être une éducation fasciste, qui forme l'enfant pour le destin de la Nation. La famille doit être politique, car elle relaie l'Etat et l'Ecole pour parfaire l'œuvre de préparation au rôle de citoyen. « Il est impossible d'être fasciste en politique, et non fasciste à l'école, dans nos familles, dans nos conceptions de chaque jour ». C'est la théorie que Gentile fait prévaloir au Congrès des Intellectuels fascistes, en mars 1925.

Cependant cette conception attire une critique de taille. Gentile, nous l'avons dit, était libéral. Il justifie son adhésion au fascisme par son libéralisme. Comment ce libéral peut-il être un totalitaire ? La réponse de Gentile est simple. Pour lui, le fascisme doit rester le parti des « croyants ». Aux fascistes seuls est imposé une certaine philosophie, une éthique précise. Les fascistes sont totalement au service de l'Etat, l'Etat s'identifie à eux, il a le même idéal qu'eux, le même « sens religieux ». En dehors de l'Etat, en dehors du fascisme, on pourra laisser, relativement libres, les indifférents, loin de la discipline de la foi, loin aussi de la joie profonde, du sentiment de perfection que donne une vie vécue pour un idéal politique et humain. Poussant à l'extrême son principe, Gentile n'hésitait pas à prôner l'existence d'Universités libres, catholique par exemple. Seulement il était dès lors indispensable selon lui d'ouvrir une Université purement fasciste, l'Université du Parti, pour donner l'exemple du style fasciste, pour recruter les jeunes dignes d'entrer dans la communauté.

Cette combinaison habile de libéralisme et de totalitarisme est extrêmement riche pour l'avenir. A l'heure où le M.S.I. cherche à se donner un visage modéré, acceptable pour la majorité des électeurs italiens qui se rattachent à la tradition libérale, au moment où tout parti anticommuniste se doit de dénoncer la dictature russe, surtout après que les nationalistes, partout dans le monde, aient éprouvé, depuis un quart de siècle, les rigueurs hypocrites du totalitarisme démocratique, à ce moment un retour à l'esprit de Gentile s'impose. C'est le moyen de mener le combat pour la vraie liberté, dont les nationalistes peuvent mieux comprendre la valeur après tant d'épreuves, sans rien renier de leurs principes. Et que nous ne pouvons que citer ici un extrait de l'ouvrage de M. Bardèche, « Qu'est-ce que le fascisme ? » : « Il y a des sans-parti dans un régime fasciste, comme il y a des spectateurs sur le parcours d'un défilé. S'ils se tiennent tranquilles, pourquoi les ennuyer ? Bien plus, dans une nation fondée sur un serment librement prêtée, l'objection de conscience devrait avoir son statut. Dans tout pays fasciste, il y aura toujours une minorité qui ne sera pas fasciste : un des objectifs politiques du fascisme est de rallier cette minorité

en lui montrant les résultats du fascisme, mais si ce ralliement ne se produit pas, une des préoccupations de l'Etat fasciste doit être d'établir des rapports normaux et stables entre ceux qui veulent participer à la marche en avant de la communauté nationale et ceux qui restent à l'écart. »

● Parti, Régime et Duce.

Ainsi, l'idéal d'une élite fasciste destinée à entraîner l'ensemble du peuple est l'un des plus riches que Gentile ait approfondi. Seulement, par derrière son idéal, Gentile était un homme lucide. Le fascisme, s'il est un esprit, une certaine religiosité, est avant tout une réalité politique. Et une réalité qui n'est pas toujours conforme à son idéal. C'est pourquoi Gentile adopte une attitude assez originale. Il distingue le parti du régime. Le parti, c'est l'organisme officiel qui s'est bureaucratisé. Y trônent les fascistes mal ralliés, soucieux de contrôler chaque individu. Ils exigent la récitation régulière du « Credo » fasciste, ils se sont sclérosés. Et Gentile, à certaines reprises, critiquera sans faiblir certaines tares du P.N.F. En particulier il dénoncera (toujours avec l'appui de Mussolini) la mode intellectualiste qui fleurit chez certains fonctionnaires du parti. Mais jamais il ne s'attaquera au régime. Sans doute le Régime lui non plus n'est-il pas parfait. Seulement le régime est l'Etat, et nous savons que l'Etat, même imparfait, est inattaquable. Et surtout, l'Etat fasciste, c'est un homme, Mussolini. Gentile manifestera toujours la plus grande fidélité au Duce. Cette loyauté jusqu'à la mort de Gentile un véritable fasciste, elle le met au niveau des squadristes morts au combat. Mussolini était pour lui « le puissant condottiere », ou plus simplement « l'Homme ». Et dans un article de 1934, il n'hésite pas à écrire : « La plus grande contribution de Mussolini aux idées qu'il représente naît de la grande force morale qui émane de lui, de son prestige, de la fascination qu'il exerce ». Flatterie ? Culte de la personnalité ? En tous cas, Gentile acceptera de mourir pour ces mots.

Ces dernières paroles de Gentile surprendront peut-être certains lecteurs. Elles paraissent trop excessives. Mais il faut les comprendre dans l'Italie des années 30, de plus en

plus isolée, de plus en plus audacieuse et de plus en plus triomphante dans sa politique extérieure. Et toute l'œuvre, toute la personnalité de Gentile doivent être jugées de ce point de vue historique. Sans doute certaines de ses affirmations peuvent nous apparaître naïves ou fumeuse. Sans doute sa conception du fascisme peut parfois surprendre. Il ne se soucie guère des problèmes économiques et sociaux, et les Corporations ont, pour lui, un rôle essentiellement éducatif : il s'agit toujours d'intégrer l'Individu à l'Etat. Et puis son assimilation du fascisme au libéralisme est peu acceptable. Seulement Gentile doit être compris d'un point de vue historique. Il représente l'humanisme classique, la tradition culturelle de la bourgeoisie italienne, celle qui a fait le Risorgimento. C'est le représentant typique d'un fascisme modéré, antihitlérien, de droite. N'oublions pas cependant que Gentile sut évoluer et que, peu avant sa mort, il reniait sa tradition classique au nom d'un nouvel « humanisme du travail », moderne et dynamique. Et après tout, il y a toujours une sorte de « droit de tendance » à l'intérieur du P.N.F. A partir de certaines conceptions communes, les fascistes se divisaient en tendances opposées sur certains problèmes. Et ce qui est important, c'est que la tradition incarnée par Gentile n'est nullement morte. Ceci à cause de raisons de circonstances. Les partis nationalistes revendiquent actuellement le premier rang dans la lutte contre le communisme, et cela pour la défense de leur conception de la liberté. Dans la mesure où, pour se développer, ils doivent mordre sur les partis nationaux, il leur est indispensable de reprendre certains thèmes de Gentile. Gentile incarne ainsi une étape nécessaire de la croissance d'un parti, puis d'un régime fasciste. Mais il reste avant tout un philosophe qui a mis le doigt sur quelques problèmes essentiels de tout régime fasciste : les rapports de l'Etat et de l'individu, le rôle de l'éducation. Peut-être apporterons-nous des solutions différentes de celles de Gentile. Mais nous nous inspirerons de son aspect équilibré et passionné, libéral et totalitaire, lucide et croyant. Surtout nous essayerons de suivre son exemple, de ne jamais dissocier pensée et action, foi en sa pensée et sacrifice pour son idéal.

P. YAGUE

Serge THOMAS

Histoires de taupes : Mythologies démocratiques

Liberté. Égalité. Fraternité. Impressionnante trinité, dieux-mots qui soudain découvrent à l'homme tous ses droits naturels, qu'occultait depuis si longtemps on ne sait quel obscurantisme. C'était pourtant bien simple : il suffisait de les dire, de les « déclarer » et l'évidence, de nouveau, s'imposait de la vraie nature humaine. La Révolution ? un retour à la nature. Un retour à la source, auquel nos temps démocratiques ne pouvaient que de leur mieux contribuer : comment l'homme vivait-il, qui n'était pas « informé » et qui ne « participait » pas et qui ne se savait jamais « aliéné » et qui n'avait pouvoir d'exprimer — « immédiatement » — toute la « profondeur » de sa « créativité » ? Il est vaste le credo démocratique, et divers : « participation » sonne plutôt gaulliste, « aliénation » gauchiste, « créativité » gauchisto-gaulliste et « majorité silencieuse » sera « fascisto »-gaulliste. De toute façon, à gauche comme à « droite », c'est la même mythologie. La « majorité silencieuse » ne dit jamais — pas même en votant — ce qu'elle pense. Et pour cause : elle ne peut pas penser. La majorité ne doit pas être une affaire de quantité mais de qualité : le peuple n'est pas majeur quand on ne cherche en lui que majorités électorales. Condamnons tout autant les politiciens de droite que de gauche, puisque la « droite » ne se distingue de l'Extrême-gauche qu'en ce qu'elle se refuse à « avancer » aussi loin dans la démocratie : question de degré, querelle toute superficielle et qui n'engage pas le fond. On « conteste » donc partout

— au gouvernement comme dans l'opposition — (la démocratie sait à merveille entretenir la contestation et lui maintenir son caractère dérisoire : gentil chaos). On est pour la « participation » et même le socialisme : tout le monde s'emboîte dans la Mère-Gigogne, il est dans le Père Marx. En somme, on se conduit — et on s'amuse — comme des fous. Ce qui — Marianne étant marotte — ne manque de satisfaire aux conditions de la République Française.

Depuis les « immortels principes », son panthéon démocratique s'est enrichi de nouvelles unités, de belles légendes rosées, autant de droits qui sautent au cou de l'homme et dont l'étreinte se fait tellement chaleureuse qu'elle l'en étouffe (perdre les hommes au nom de l'Homme, voilà qui est purement démocratique). Ainsi le mythe de l'information, qui n'est pas neuf mais singulièrement renouvelé. Tout avait commencé, autour de 1789, par l'établissement de l'opinion publique et l'invention du journalisme : les Parisiens n'avaient — foutre — pas à se plaindre, le Père Duchère en dizaines de milliers d'exemplaires était là pour les informer. L'Empire fut une parenthèse ; et le temps des bulletins de la Grande Armée dut le céder à celui de la presse bientôt « moderne ». Il y eut une apogée des journaux qui, comme par hasard, coïncida avec la très forte décadence de l'entre-deux-guerres. Et si, au début des années 1970, leur situation est précaire, on n'en doit pas pour autant conclure à la mort de l'« information ». La figure du journaliste est restée la même, sous le double signe de la servilité et de l'objectivité, servile parce que dépendant d'intérêts financiers, « objectif » parce que faisant croire et, au fond, croyant qu'il doit s'en tenir à la toute divine Actualité. Aucune chance donc pour que pareil robot puisse penser en homme libre. La presse peut bien être malade, les mass-medias ne manquent pas qui lui permettent d'« informer » le public. Règne de l'Opinion : la démocratie ne veut pas connaître le peuple, seulement l'opinion publique. Sa grande affaire sera donc de déformer la volonté populaire et, pour ce faire, de l'« informer ». Encore une raison pour que les urnes ne consacrent que la mort du peuple réel et le triomphe des politiciens. Et les sondages perfectionnent le système : manière pour la démocratie de montrer qu'elle n'a pas peur

d'aller en « profondeur » dans le peuple. Mais la supercherie est trop évidente : les sondeurs ne sondent qu'eux-mêmes. Ils jouent dans notre insipide société comme un rôle d'« animation » : ainsi, de même, pour lui remuer un tout petit jeu les sangs, se mitonne chaque année quelque « retour » spectaculaire, du tragique ou de Dieu ou de l'occulte... Mais ce qui a encore le privilège de revenir tous les ans régulièrement, en France, c'est le Beaujolais Nouveau. Retour signifiant : l'esprit de la démocratie tient davantage du spiritueux que du spirituel.

L'« information » contre la Culture : dispersion et insignifiance (les informations), irrationalisme anticulturel (il est une relation « érotique » de l'homme à l'événement : chaudes, brûlantes nouvelles, et qui tombent...). Le mot même de culture se raréfie. La « culture générale » naguère si prestigieuse fait figure d'archaïsme et ce n'est plus à elle que la plupart des jeux imposés par les mass-medias font appel ; on ne demande aux concurrents que de faire preuve d'« astuce », de débrouillardise. En démocratie, l'encouragement à l'opportunisme est acte d'éducation civique.

Et quand la question est culturelle, la qualité ne comptera pas (car ladite question sera le plus souvent infantine) mais la seule quantité : nombre de réponses exactes... La démocratie ou la question subsidiaire : tout le monde y est « égal » ou ex æquo. Et pourtant il faut des gagnants. Alors on ne trouve, pour départager, rien de plus équitable que le hasard. Ainsi se décide le sort de l'Etat. Décidément, la Chance de la Loterie Nationale, c'est encore Marianne. Et quand celle-ci parle de culture, elle prend bien soin d'en réduire et « nuancer » le sens : mieux que Maisons de la Culture, les Maisons des Jeunes et de la Culture, qu'au vu de leurs « activités » l'on pourrait situer entre les « Petites Maisons » et les maisons closes. Les jeunes ont sans doute une conception bien à eux de la culture : dans culture, n'y a-t-il pas « cul » ?

Et ne faut-il pas que s'épanouisse enfin, après tant de siècles d'esclavage, la « créativité » de l'homme ? D'où la toute nouvelle théorie pédagogique (plutôt « athéorie ») qui fait le ravissement des meilleurs esprits : le « bon sauvage » continue ses ravages. Folie : que ne parle-t-on de « procréa-

tivité » ? Cela seul est naturel à l'homme, mais non pas du tout la création. Il n'est pas difficile de faire l'amour et des enfants, de procréer des hommes, il l'est de créer de l'humain. Et il se trouve — paradoxe pour naïf — que l'apport positif de la révolution pédagogique se réduit à l'éducation sexuelle (et à la rééducation : avec un bon appareil dialectique que ne récupérerait-on ?) Ainsi donc, on éduque sexuellement, on rééduque aussi, mais on n'éduque plus tout court : inversion qui rend impossible le savoir et ruinera peut-être un savoir-faire inné. Pas question d'éduquer, car ce serait réprimer et, comme chacun sait, la Répression est le contraire de l'expression. C'est « fasciste » : à propos de l'usage que l'on fait du mot, doit-on dire qu'il est abusif ? On le peut certes, et s'en plaindre, du moins pour ce qui concerne tous les crimes dont on accuse injustement le fascisme. Mais on doit se féliciter de ce que l'étiquette de fasciste recouvre, comme c'est de plus en plus le cas, non pas peut-être de bonnes choses mais ce qui dans notre démocratie subsiste d'acceptable. Nous n'avons rien à faire dans la cohorte des pâles réactionnaires que nourrit généreusement le capitalisme. Si le « fascisme-injure » ne sert assurément pas la cause fasciste, réjouissons-nous du « fascisme-grief » (injure encore, mais explicitée). Il contribuera peut-être, à sa façon, à la victoire du néo-fascisme. En attendant, et pour en finir avec la pédagogie « in » — où le pédagogue n'est plus celui qui mène les enfants mais le cobaye qu'ils ont droit de mener où ils veulent — c'est, au bout, l'aliénation généralisée, la vraie, qui n'est pas le Monstre des bien-pensants. Dans leur mythologie, le Mal c'est en chacun la Bête aliénatrice, qu'un rien éveille : les plus purs sont eux-mêmes frappés, mais par l'autocritique ils réagissent. Haïssable pratique, que de se faire gloire de ses reniements : on y reconnaît bien là l'hystérique sensiblerie de la gauche, toujours prête à étaler ses vilains bobos et comme morbideusement attachée à vider le martyre de tout héroïsme contre le « martyrisme » démocratique, l'héroïsme fasciste.

La peur de l'« Aliénation », c'est le refus de la médiation. Seule l'immédiateté serait pure et profonde, aussi. Conformément à une philosophie romantico-journalistique, plus c'est instantané et immédiat, plus c'est profond et plus c'est

profond, plus c'est élevé : on n'érige plus guère que le succédané monumental de son sexe. Dans l'ère phalloïde, tours et champignons fleurissent. Et l'anarchisme s'y porte mieux qu'on ne dit : A, c'était Hiroshima, H c'est bientôt Z. Le zéro du monde : ce champignon-là aura pour toute l'humanité goût de mort. Et plus c'est loin dans l'espace, plus c'est proche et « vrai » : socialismes à la chinoise, à la cubaine, à la suédoise. Le progrès scientifique a frappé les esprits de télémonie (téléphone, télévision, téléscrip-teur...) : Il faudrait de l'âme pour n'en point tirer une morale de la facilité. Et plus c'est loin dans le temps, plus l'on y trouve familiarité ; le Paradis rousseauiste n'est que chaos, et à vouloir l'unité originelle, on sacrifie la chance de l'unité humaine. La vérité git dans les profondeurs économique-sexuelles de l'Infrastructure : Marx et Freud creusent, taupe bicéphale qui se délecte dans les galeries de l'underground humain, c'est-à-dire dans l'infra-humain qui est déjà l'animal. Sourde révolution, qui s'épanouit de temps en temps dans l'éruption : la taupe ne gratte-t-elle pas aussi le Ciel ? C'est le volcan prolétarien, taupinière ou barricade, « l'Acropole des va-nu-pieds » dit Victor-Hugo. « La barricade surgissait comme une levée cyclopéenne (...) On pouvait dire : qui a bâti cela ? On pouvait dire aussi : qui a détruit cela ? C'était grand et c'était petit ». Le barde des masses montre là ce caractère de « sacré » inhérent à tout romantisme révolutionnaire : la barricade — dont l'intérêt stratégique n'explique en rien l'aura légendaire — c'est l'autel de la Révolution (les Communards se faisaient photographier au pied de leurs barricades et un siècle plus tard, en mai 1968, le pavé de Paris devient l'ex-voto d'une nouvelle religion). Un autel où le sacrifice ne se dit pas, mais se fait — le Verbe ne passe plus (seuls parlent les fusils : la mort de Mgr Affre en témoigne) et le prêtre n'est plus, mais la pasionaria (voir « la Liberté guidant le peuple », de Delacroix) et l'enfant de chœur hurle et il s'appelle Gavroche ou Geismar ou Cohn-Bendit. La politique démocratique s'inaugure et se ponctue par ces singeries de primitifs. Lie libérée, gaspillage et déjection : c'est bien la matière du matérialisme. Avoir peur de l'humain, au point de l'ensevelir sous l'animal : on se terre derrière une barricade, plus parce qu'on est terrorisé

que terroriste (ainsi des Résistants, « soldats de l'ombre »).

La profondeur est l'alibi des pires trahisons, des pires facilités : en cherchant bien, on trouve, au fond, l'égalité de tous (reste la hiérarchie dérisoire pour « hit-parades » de chansonnettes) et on les condamne alors tous à la servitude Fascistes et aliénés — mais irrécupérables — ceux qui osent avancer qu'il n'existe pas de trésors dans la mer ou sous terre, car c'est bien à cela que revient la béate confiance dans les « richesses » des masses populaires. Fasciste donc la morale de La Fontaine, qui nous dit que le seul trésor est le travail et que tout dans l'univers de l'homme se passe à la surface : la Culture. Mais il faut voir que la gauche n'a pas l'absolu privilège de cette mentalité et que trop souvent le mal atteint l'extrême-droite. L'illusion y sévit de civilisations pures au point de n'avoir pas laissé de restes (ou enfouis dans d'insoupçonnables profondeurs). Comme si en l'occurrence les ruines n'étaient que témoignage de moindre-être, comme si le mythe spartiate ne vivait pas que de la gloire du Parthénon. A elle seule, l'admirable croix celtique a suscité une véritable « celtomanie » : on reprocherait même à César et aux centurions latins d'avoir anéanti la « civilisation » des druides. Non au fascisme « gaulois », ou même « franc », car à ce compte, pourquoi pas un fascisme « aztèque » ? Nous ne devons jamais être les barbares. Cela dit, nous ne pourrions nous dispenser d'un minimum barbare, il est une barbarie nécessaire ; qui, négativement, assume comme une fonction homéopathique — il faut parfois se vêtir de la peau du dragon (ou de la taupe). Le chevalier moderne n'a, pour toute armure, qu'une chemise face au fer des rouges, l'insolence fasciste — mais elle est aux couleurs de la Barbarie, noire ou brune. Positivement, par la Barbarie, qui toujours, au contraire de la sauvagerie, s'inscrit dans la Culture et, d'une certaine manière, en la niant l'affirme, la Culture se soumet à l'épreuve de la force et se revitalise.

Mais, quand on a concédé sa part à la Barbarie, il faut encore et toujours la combattre et traquer la mythologie progressiste : ainsi dans l'Eglise, où au contact de la théologie elle donne libre cours à sa démence. L'Eglise n'ose plus se vouloir catholique, apostolique et romaine : l'œcuménisme s'imposant, qui ruine l'universalisme de la foi tradi-

tionnelle, il faut se dire chrétien — latissimo sensu — pour retrouver les « frères séparés » et, par là, l'unité perdue : illusions démocratiques que ce « fraternisme » (ou « fraternitarisme »), que cette nostalgie de l'union foetale des origines — l'unité vraie se conquiert par l'impérialisme missionnaire. A l'apostolat du passé se substitue la diaspora des prêtres rouges. On aime à dire que les lieux de culte ne sont pas nécessaires, qu'une messe se peut célébrer n'importe où, et qu'elle n'est même, hors de l'église, que plus attachante. On brade, suivant l'exemple de Paul VI ciboires et ornements sacerdotaux. Impure pureté d'un nouveau puritanisme, qui consacre le triomphe de la Réforme. Si la nef calviniste est dépouillée, c'est au bénéfice des banquiers huguenots : l'Eglise pauvre est celle des riches et l'Eglise riche celle des pauvres. Communiquer immédiatement avec Dieu, repousser la médiation-traïhison ; or c'est par elle seule que s'impose sa transcendance. Quand, sur terre, on n'est pas séparé de Lui (le rituel classique lie et oppose l'homme à Dieu), quand on peut s'unir partout et toujours à Lui, on oublie Sa personne transcendante, Dieu est Pan, et l'on tombe, au mieux, dans un panthéisme humanitaire : où le culte ne se rend qu'à l'homme, ce n'est plus le Verbe divin qui se fait chair, mais la chair parole ou cri. Loin de la communion traditionnelle, la révolution liturgique instaure la communication terre-à-terre, union non à Dieu mais à la terre — qui est une manière de coït (et l'on comprend que le jazz lui soit adéquat). Voici maintenant la messe-colloque, messe « désaliénée », où il faut tout voir, le prêtre en son office, en son prêche : fâcheuse institution que cette chaire au-dessus de tous et qui vous imposait une Parole que l'œil ne pouvait réduire. Bonheur de se regarder franchement dans les yeux et de se pouvoir « enrichir » mutuellement. Il faut aussi tout entendre et comprendre (plus de messes basses) — d'où la supplantation du latin par les langues vulgaires, qui permettent de traiter de problèmes plus « concrets », et humains. C'est quasiment au nom de l'humanisme marxiste que l'on rejette le catholicisme intégral, accusé d'inhumanité. Or le miracle de la Croix, c'est avec la transcendance du Crucifié, à ses pieds, l'humilité de l'homme — mais non point du tout son humiliation : l'homo-humus

n'est pas le vrai chrétien mais l'homme « libéré » de la hiérarchie, l'homme « désaliéné » selon Marx et Freud. L'œuvre n'est certes pas encore achevée et le prêtre vraiment nouveau ne prolifère pas encore, mais l'idéal progressiste est en bonne voie : déjà le prêtre-ouvrier, et par cette « humanisation » que l'on constate dans la liturgie révolutionnée, la qualité distincte, « séparée » du prêtre s'efface. Vous avez compris : le nouveau prêtre aura nom *Personne*, et ce sera l'agonie de l'Eglise.

Vision apocalyptique et forcée, peut-il sembler d'abord ; mais réaliste quand on voit que si rares sont les meneurs déclarés, la hiérarchie elle-même est acquise au progressisme. Et depuis longtemps déjà : une fois encore il faut comprendre que les Révolutions spectaculaires ne constituent que parachèvements de sourdes et lentes révolutions. Le nouveau théâtre des années 1970 continue le Cirque, le Vaudeville et les Marionnettes : spectacles pour vieux enfants, c'est-à-dire pour bourgeois. De même, l'art surréaliste continue le pompierisme. Ainsi Marx et Freud continuent la révolution bourgeoise. Et la Droite elle-même, quand elle se laisse aller au trop fameux « romantisme fasciste », se prend souvent au jeu démocratique, au lieu de s'en prendre à lui. De même qu'il est une barbarie nécessaire, il est un révolutionnarisme nécessaire, un minimum révolutionnaire : le Chef moderne est plus et autre que le monarque de l'Ancien Régime et le dynamisme révolutionnaire doit imprégner la Droite. Cependant, le fascisme se doit comprendre comme héritier premier de la Culture traditionnelle.

La Révolution, en empêchant Louis XVII, permettait Napoléon ; mais n'empêchait-elle pas aussi Napoléon II ? La part révolutionnaire du fascisme le condamne-t-elle à ne vivre que Cent Jours l'empire de Mille Ans ? Peut-être la Tradition a-t-elle été trop oubliée et la peau de la taupe trop collée au corps. C'est bien pourquoi il n'y eut pas de fascisme français : mais loin d'en conclure que l'« esprit français » est antifasciste, il faut reconnaître que ce pays qui a en quelque sorte inventé le Chef moderne ne peut retrouver le sens de l'Empire qu'en se débarrassant d'un mal démocratique qui l'a si profondément atteint. De là, son silence depuis 1815. De là, quand en 1940 l'Axe donne à l'Europe sa chance, l'échec

d'un Etat Français qui, malgré la bonne volonté du Maréchal, continue la démocratie d'avant-guerre. Si le vieux maréchal Vindenherg n'est pas devenu le maréchal, c'est parce qu'il y eut un homme jeune pour sauver l'Allemagne, et aussi parce que la démocratie n'y était que toute jeune. Le Chef n'est pas le Vieux Chef. L'Etat qui prend pour Chef un grand-père depuis le nain Thiers jusqu'au géant de Gaulle, en passant par le maréchal, ne peut être que de cheftaine : encore Marianne et toujours la démocratie. Parfois la démocratie, par l'appel au vieillard, se donne dérision d'autorité. Ne soyons pas dupes, et comprenons que, pour retrouver une France impériale et européenne, il nous faut dénoncer l'action funeste d'une mythologie romantique et révolutionnaire. Et d'abord condamner la Révolution de 1789 en tant qu'elle participe de la régression. La prise de la Bastille, c'était Pandore qui ouvrait sa boîte : les masses ont pu gagner le pays et seul est resté l'espoir ou plutôt l'illusion. La démocratie a toujours pour elle l'alibi d'un avenir paradisiaque ; en attendant, c'est l'enfer qu'elle impose. (Pour un moment, Napoléon sut rassembler les masses et refermer sur eux la boîte). Prendre la Bastille, au temps de Versailles et de N. Ledoux, c'était croire au Moyen Age. Détruire la forteresse de la Bastille, c'était la reconstruire en plus grand sur les ruines du palais de Versailles. Rédemption, par la Révolution, de l'archaïque : sur le drapeau soviétique, il y a toujours, en 1972, une faucille et un marteau. Nous n'avons pas pris la Bastille, c'est la Bastille qui nous a pris. Qui n'a lâché prise que le temps du rêve napoléonien, pour nous très vite reprendre. Et pour, depuis, ne nous lâcher plus.

Bonaparte — « Ni talons rouges, ni bonnet rouge » — n'accepta pas davantage l'inversion révolutionnaire (des pieds le rouge montait à la tête : le sens dessous dessus) que le retour à un Régime révolu. Mais ce n'est que pénétré de l'exemple du monarque — et singulièrement, du despote éclairé — qu'il « dessouilla » la Révolution. Peine perdue. Une autre image nous dénonce la dégradation par la démocratie de la Culture : l'Arc de Triomphe. L'esprit monarchique avait pris le relais de la romanité (Portes Saint-Denis, Saint-Martin) et maintenant ce monument dans le sens du passage initiatique, de la maîtrise de l'impulsion guerrière, de la con-

centration des forces et de l'esprit. Mais si Napoléon continua cette haute tradition — l'Arc de l'Etoile devait constituer comme le signe premier de l'Empire d'Occident — les Républiques parvinrent à faire de cet éminent symbole de vie un sinistre monument aux morts. Ce qui était ouverture grandiose devient clôture mesquine sur la Mort et l'Inconnu — dont on ne cherchera jamais à savoir qui il est mais dont on se félicitera qu'il soit pour toujours l'anonyme.

Il ne fallait pas croire au beau défilé du 11 novembre 1919, à cette armée qui guidée par Pétain passait sous l'Arc de Triomphe et semblait, pour fonder le Renouveau, renouer avec le vrai Passé. Les restes d'un obscur poilu sont venus tout remettre au point qui convenait seul à la République : tout alors fut consommé par cette flamme même qui n'était pas celle de la régénération mais de la consommation démocratique. Ce n'est plus la nécessaire humilité du héros qui prend sens dans cette pierre mais la fatale humiliation du martyr. Autour de l'Arc fétichisé se danse maintenant la ronde idolâtre des automobiles. Qui nous fera sortir des vices de la circularité pour nous faire aller, comme « avant », en avant ?

Au long des Républiques, la mort n'a cessé de mordre sur l'art vivant. Le grand cérémonial républicain est aussi le plus sûr et le plus innocent — les funérailles. Il n'est de bonnes pompes que funèbres : nul 14 juillet n'égala les obsèques faites à Hugo. La République n'appelant que la mort, son monument sera le monument aux morts, comme défiant l'Eglise, en face. Sur les monceaux de cadavres de 14-18 non pas le phénix, mais, comme le fumier de la ferme, la fierté du coq se redresse. Dérision de masculinité : le coq, c'est l'aigle qui ne vole pas, ou bas (comme une plaisanterie gauloise) guerres qui ponctuent le développement de la démocratie française contribuent à l'établissement du mythe du français galant ou gaillard, en même temps que se dénatalise le pays riche en hommes de l'Ancien Régime. Le Français n'a plus que la dérisoire virilité du « poilu ». Ainsi de même, par la faute de la démocratie, se ruinent les valeurs traditionnelles de hiérarchie et d'autorité.

Pour parvenir à sa plénitude, le fascisme doit se rattacher

ouvertement à la Tradition, au Classicisme. Dans cette perspective, la figure du Chef ne peut que reconnaître en son ascendance le monarque d'Ancien Régime. Et les confusions sont de ce fait moins possibles. De même que le Roi n'est pas le grand Roi, de même le Chef n'est pas le grand Chef. Le grand Roi, c'est le roi des bourgeois — M. Jourdain, Grand Mamamouchi — ou de l'Orient. Lucain oppose le grand, le vieux Pompée à César l'inqualifiable ; Chef qualificateur, et fondateur du premier Empire d'Occident. De même, l'Empire n'est pas l'Empire du Milieu ; il se fonde contre l'Orient. Mais à se fonder contre l'Orient (Delende est Jérusalem) et le barbare, il court le risque de se fondre en lui : le rêve éthiopien du Duce compromettait déjà l'avenir de la III^e Rome. C'est Alexandre noyé dans l'Indus, ce sont les deux campagnes de Russie, où les Tartares ont raison de l'Europe. L'héritage monarchique doit inspirer le sens de la limite et du fini. Gagner Byzance — Constantinople — c'était perdre Rome et se perdre dans l'Orient (d'où le Moyen Age). Perdre Byzance — Istanbul — c'était regagner Rome et se retrouver dans l'Occident (d'où la Renaissance). Il n'y a pas deux Empires : l'Aigle n'a qu'une tête. Il n'est qu'un Chef. Aux Sioux, le grand Chef, aux Visages Pâles le Chef. Grand Chef et Vieux Chef sont dérision du Chef, sous-chefs ou petits chefs, comme le grand-père rejoint le petit père dans sa négation du Père. Le petit père des peuples n'était qu'un grand Chef : maître et sorcier de l'union des tribus socialistes asiatiques.

Et entre le Chef et le Roi il est bien évidemment une distance, qu'il faut évaluer : intervient la part du feu révolutionnaire. Dès Napoléon, le principe du Chef est quasiment établi : s'il est toujours un peu Bonaparte, le général qui, au pont d'Arcole, se conduisait en sous-lieutenant, s'il reste jusqu'à la fin le « petit caporal », c'est pour mieux être Napoléon, l'Empereur tout-puissant et comme en retrait Louis XVI était « roi caché » dans l'acception négative du terme : celui dont l'absence ne signifiait pas l'autorité mais la faiblesse. On lui proposa d'être en même temps « Boulanger » ; sans doute était-ce irréalisable. Napoléon III fut, lui, Badinguet et Napoléon — beaucoup Badinguet et très peu Napoléon.

Ce qui est vrai du Chef l'est globalement du fascisme : l'on y oublie pas trop la dimension traditionnelle. Le fascisme doit se comprendre comme l'unique voie de la Culture, le partie de la Chouette, qui voit dans la nuit. Dans son underground, la taupe, elle, ne peut ni ne veut rien voir. N'y aurait-il pas, dans la nuit de nos temps, deux yeux pers ? Pour que de nouveau le jour soit. Pour qu'enfin l'Occident se réveille.

Serge THOMAS

Vient de paraître

Henry COSTON

DICTIONNAIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Tome II

Une documentation indispensable
sur les hommes et les partis.

La Librairie Française, 27, rue de l'abbé-Grégoire, Paris-VI^e

La politique de Nixon au Vietnam

Il est difficile et aléatoire de juger une stratégie quand on n'en connaît pas tous les éléments et quand elle s'applique à une région dont la géographie est peu familière aux Européens et dont il est difficile de se représenter exactement le terrain. Les solutions auxquelles on pense pour la bataille d'Indochine sont si simples et si évidentes qu'on ne peut guère imaginer qu'elles aient été éliminées sans des raisons très sérieuses. Mais quelles raisons sérieuses ? Malgré le redressement spectaculaire qui vient d'avoir lieu, la politique du Président Nixon au Viet-Nam a toutefois une physionomie générale qui n'est pas rassurante.

Le gouvernement américain agit en Indochine en s'obstinant à maintenir une convention et en travaillant d'après une hypothèse. La convention, c'est qu'il n'y a pas de guerre. L'hypothèse, c'est que les dirigeants de la Russie soviétique peuvent donner des ordres et imposer une politique au gouvernement du Viet-minh. La convention et l'hypothèse sont également dangereuses. En s'interdisant les actes de guerre, le gouvernement américain n'a pas réussi à protéger le Viet-Nam du Sud qui lui avait fait confiance et il n'a pas réussi non plus à éviter un état de guerre ouverte. Les mesures qu'il prend aujourd'hui sont-elles capables de soulager immédiatement les troupes du Viet-Nam du Sud et de stopper l'offensive de leur adversaire ? La décision de miner le port d'Haïphong qui aurait été efficace il y a cinq ans et qui aurait pu amener la fin des hostilités aura-t-elle vraiment de l'effet sur une offensive dont les préparatifs remontent à dix-huit mois et dont les stocks et le matériel sont depuis

longtemps à pied d'œuvre. Les protestations que soulève la décision du gouvernement des Etats-Unis sont aussi violentes que s'il s'était livré à un geste de guerre ouverte et cette décision ne lui apporte pas les avantages que lui aurait rapportés une intervention militaire. Certes, Il faut louer Nixon d'avoir *enfin* montré de l'énergie. Et peut-être cette énergie *mesurée* sera-t-elle suffisante. Mais on en reste à un *peut-être*. Le danger n'est pas définitivement écarté. La situation n'est pas claire et irréversible. On peut même se demander si les dangereuses concessions que Nixon semble prêt à consentir pour obtenir une solution diplomatique ne risquent pas d'annuler l'avantage militaire que les Américains ont reconquis brutalement. Nixon ne voit pas qu'il n'y a pas de *solution diplomatique*. Réduire le Viet-Minh à l'impuissance totale est la seule solution véritable qui lui soit permise. Car enfin, il s'agit de savoir si le but est de « sauver la face » ou de « sauver le Viet-Nam libre ». Le communisme est un danger permanent avec lequel on ne traite pas, avec lequel on ne ruse pas. L'objectif final n'est pas de « se tirer du guépier », mais de faire constater publiquement, après une épreuve de sept ans, que le communisme ne doit pas espérer étendre l'empire communiste au moyen de guerres de conquête qu'il appelle guerres de libération.

L'hypothèse que les décisions capitales de cette guerre se prennent à Moscou n'est pas moins dangereuse. D'abord, elle paraît bien n'être qu'une hypothèse et rien ne prouve, en effet, que Moscou ait le pouvoir de donner des ordres qui sont exécutés sans discussion à Hanoï. Le marchandage dans lequel s'engage le Président Nixon risque donc d'être un marché de dupes parce que, une fois de plus, comme il arrive habituellement avec les pays communistes, il échangera des pistoles contre de bonnes paroles. Ce marchandage, dont l'efficacité est douteuse, présente, en outre, d'immenses dangers. Ce que l'U.R.S.S. attend des Etats-Unis, ce qui explique sa patience, c'est un équipement industriel qui lui permette de mettre un peu d'ordre dans le gigantesque désordre créé par le communisme et de rendre efficace une production anarchique et désastreuse. Il est clair qu'en acceptant un tel échange, le Président Nixon fait un troc désastreux. En mettant les choses au mieux, il peut obtenir un soulagement

dans un malaise local, car, dans l'ensemble de la politique des Etats-Unis, la guerre du Viet-Nam n'est qu'un secteur embarrassant et dramatique, mais non un danger mortel atteignant l'Amérique dans ses centres vitaux. En revanche, dans la contre-partie qu'il offre, ou tout au moins qu'on attend de lui, il fournit une arme décisive et un équipement indispensable à l'ennemi capital des Etats-Unis. Il apporte les conditions d'une réorganisation et d'une efficacité accrue du communisme qu'on ne manquera pas d'opposer à l'économie capitaliste bien qu'elles n'aient pu être atteintes que par l'appui de l'industrie capitaliste ; en même temps, il crée les conditions d'une égalité économique et d'une supériorité militaire qui, dans dix ans, donneront l'avantage à l'U.R.S.S. dans une guerre entre l'U.R.S.S. et les Etats-Unis.

Les incertitudes de la politique de Nixon proviennent donc de l'erreur fondamentale de l'idéalisme démocratique. Elles ont pour origine d'une part une hypocrisie grâce à laquelle les nations démocratiques prétendent faussement représenter la morale et ne jamais s'écarter du droit des gens ; d'autre part l'illusion qu'une politique de bonnes intentions et de rapprochement peut amener une euphorie et une paix universelles qui feront disparaître, comme par enchantement, les oppositions dramatiques qui divisent le monde moderne. Bien qu'on présente aujourd'hui comme *réaliste* la politique de Nixon, elle est le contraire d'une politique réaliste, puisqu'elle n'admet pas que le communisme est un adversaire irréconciliable et implacable. Elle est, au contraire, cette course aux utopies à laquelle la politique américaine, depuis le traité de Versailles, ne nous a que trop habitués. A force de refuser de voir qu'une guerre est une guerre et qu'elle ne se gagne que par l'occupation du territoire ennemi et la destruction de ses troupes, on en arrive à perdre les guerres en gardant l'impopularité des destructions. Si l'Europe doit être défendue par ses alliés américains comme le Viet-Nam du Sud l'est depuis cinq ans, quelle confiance pourrions-nous avoir dans l'efficacité de la protection américaine ?

M B.

Le phénomène Wallace

Les récentes élections primaires de Floride ont à nouveau attiré l'attention sur George Wallace, démocrate sudiste ou, selon d'autres critères, raciste et ségrégationniste. Sa victoire (42 % des suffrages) a généralement été accueillie par les « têtes molles » du journalisme occidental avec un mépris souverain mêlé d'étonnement feint. L'événement en effet les gêne, car ils ne peuvent se dissimuler qu'il signifie bien autre chose qu'un vieux réflexe raciste et réactionnaire.

La Floride est historiquement un Etat sudiste ; elle a lutté aux côtés des autres Etats confédérés. Il demeure que par son climat et sa situation péninsulaire, elle a attiré depuis une vingtaine d'années de nombreux immigrants venus du Nord. Cet afflux a donné à la population floridienne un caractère nouveau. La mentalité de l'élément immigré n'a pas été façonnée par la tradition culturelle du vieux Sud, mais par un certain nombre de facteurs récents apparus au niveau de la nation américaine tout entière.

Wallace, un « démagogue de la pire espèce », qui a réveillé « les pires instincts qui sommeillaient au fond de l'être humain » ? (1)

Deux facteurs concourent à expliquer le « phénomène Wallace » : l'attitude de la majorité blanche face au problème

(1) Ce sont les termes mêmes de son rival malheureux, Musbie, démocrate, nordiste et puritain...

noir, la réaction de cette même majorité à l'égard de la politique du gouvernement fédéral. Sur ces deux points, souvent confondus, Wallace a réussi à rallier tous les mécontents. D'après un sondage du mois d'octobre 1971, 76 % des Américains sont opposés au « busing », système qui consiste à transporter les écolier blancs et noirs loin de leurs domiciles pour éliminer la ségrégation raciale dans l'enseignement. Jusqu'à une date récente, on croyait, ou l'on affectait de croire, que le mouvement de protestation « anti-busing » ne touchait que le vieux Sud ségrégationniste. Les événements de Pontiac (Michigan), où des bus scolaires ont été incendiés par la population locale remet en question cette illusion. Mais, comme on pouvait s'y attendre, c'est dans le Sud, riche d'une tradition de résistance au gouvernement de Washington, que le mouvement a pris le plus d'ampleur. Là, en effet, les enfants désertent les écoles publiques par milliers, les parents bombardent le Congrès de lettres de protestations, les professeurs abandonnent leur poste et les autorités locales résistent chaque jour davantage. Le « système » est d'autant plus impopulaire qu'il a été imposé par les politiciens fédéraux sans demander l'avis de la population concernée. Les gouverneurs des Etats du Sud ayant proposé un plan laissant aux autorités locales le choix du moyen pour aboutir à une intégration progressive, la Cour Suprême l'a rejeté comme insuffisant. Le traitement appliqué est une vexation supplémentaire infligée au Sud : à Los Angeles, à Chicago, à Cleveland, le système n'est pas en vigueur.

Une telle brimade a naturellement réveillé dans le Sud les vieux instincts sécessionnistes (1). La lutte contre un système d'intégration brutale et imbécile a rejoint providentiellement la résistance traditionnelle aux ukases du gouvernement fédéral.

Les parents retirent leurs enfants des écoles publiques « mixtes » ; et le nombre des écoles privées libres augmente rapidement. Exemple de ce processus : au Mississippi, deux

(1) L'attachement au passé confédéré est encore très vivant au Sud. Sur tous les monuments publics flottent fièrement, comme un défi à Washington, les couleurs du vieux drapeau sudiste.

écoles publiques sont mises en demeure d' « intégrer » leurs élèves ; elles se vident de Blancs et se remplissent de Noirs. Une nouvelle ségrégation, plus radicale, a remplacé l'ancienne. A Sanderville en Georgie, 68 professeurs blancs refusent d'être mutés dans des écoles à prédominance noire. A Indianola, dans le Mississippi, 39 ont démissionné de leur poste : la plupart du temps par souci de la qualité de leur classe plutôt que par réflexe raciste.

C'est sur ce chapitre que Wallace a remporté une victoire, sans doute moins visible que son succès électoral, mais finalement beaucoup plus importante. Deux jours plus tard, le président Nixon a jeté par-dessus bord la vieille doctrine suivant laquelle les écoles qui pratiquent la ségrégation sont contraires aux principes d'égalité de la Constitution ; il a demandé au Congrès d'enlever aux tribunaux le pouvoir de contraindre la direction des écoles à instituer le « busing ». Wallace a bon droit peut revendiquer la paternité de cette mesure. Que par celle-ci, le président en place ait pensé enlever des voix au « leader sudiste », au cas où celui-ci serait comme en 1968 troisième candidat aux élections présidentielles, ne diminue en rien l'impact politique qu'il exerce dès maintenant à l'échelle nationale. Par sa campagne, il a forcé non seulement ses concurrents démocrates mais jusqu'au président américain lui-même, à tenir compte des thèses qu'il défend et qui ont trouvé un vaste écho dans la population.

L' « antibusing » est tout autre chose que les actions brutales du Ku-Klux-Klan au début des années soixante ; le moyen avait été condamné par la « conscience universelle » : le slogan au nom duquel s'exerçait cette politique, demeure plus actuel que jamais. Mieux, il a commencé de se répandre au-delà des limites du « Deep South ». Dans le Nord comme dans le Sud, on revendique « la ségrégation pour toujours » avec d'autant plus de force que, déjouant toutes les prévisions des intellectuels et politiciens libéraux, une importante fraction de la minorité noire vient de rejoindre, au moins sur ce plan, les revendications de la majorité blanche : lors de leur convention de Gary, les représentants noirs réunis ont rejeté eux aussi le « busing », dénonçant dans le système une pratique implicitement raciste, puisqu'il admet qu'une

école noire homogène est nécessairement de niveau inférieur. Devant une telle conjonction de résistances, quelle sera l'attitude du gouvernement fédéral et du Congrès de Washington ?

Un fait nouveau vient en effet de pénétrer la réalité américaine : en dépit d'une longue cohabitation et de nombreuses tentatives d'intégration forcée, Blancs et Noirs de plus en plus aspirent à coexister séparément et à assumer ainsi plus complètement les caractères culturels propres à leur race respective. De nombreux Blancs refusent l'intégration, de nombreux Noirs n'y croient plus. Tous regardent maintenant vers une solution qui n'ose pas dire son nom et qui est l'« apartheid ».

Le « busing » est un symbole. Symbole des « pires instincts » de l'être humain ? Symbole plutôt des aspirations que jusqu'ici tout le monde avait feint d'ignorer. Wallace a mobilisé des forces sommeillantes, inexprimées ou refoulées, mais que l'évolution actuelle a rendues plus combatives. Des mécontents, des perdants, des oubliés de la société américaine ? Peut-être, mais ils sont le noyau de cette société. Masse hétérogène certes, mais aussi masse croissante dans l'Amérique en crise. Combien d'Américains, à New-York ou à Chicago, en Floride ou en Californie, dans les suburbs de Montgomery ou les fermes du Midwest, ne se sentent pas assis entre deux chaises, ballottés entre une administration centrale lointaine, des planificateurs sociaux qui les négligent, des bureaucrates « têtes d'œufs », des intellectuels dont le combat se situe toujours du même côté ; à mi-chemin entre ceux qui sont assez pauvres pour être assistés et ceux qui sont assez riches pour se tirer des « crises » qui affectent la situation américaine, et se payer le luxe d'une idéologie de « libération » capable d'aggraver la condition de la majorité, mais non de léser la leur ? Ils ne sont pas seulement, ces 42 % de Floride, des racistes sudistes, de pauvres Blancs, les « hard hats » des plantations d'arbres fruitiers et des ouvriers du bâtiment se plaisant à rosser les chevelus et les barbus. Une grande partie de la classe moyenne (revenus moyens rongés par les « taxes », espoirs médiocres, position moyenne, le tout sans cesse menacé et remis en question), moins aisée qu'on le croit, sortant de sa résignation, pense

de la même façon. Quand une poignée d'ultra-riches joue pour son intérêt et la distraction de son ennui quotidien avec le sort d'une minorité très pauvre en piétinant allégrement les droits et les biens de la grande masse qu'ils méprisent et haïssent, la confiance que les gens avaient dans l'« establishment » en est fortement ébranlée. Quand des taxes locales excessives les écrasent alors que des privilèges fiscaux sont libéralement accordés aux grands capitalistes et aux milliardaires, lorsque la répartition des revenus, injuste ou insuffisante, dispense surtout pour les Noirs une manne dont ils sont eux-mêmes frustrés, on comprend mieux que des thèmes tels que « tous les politiciens sont corrompus » se répandent à travers tout le pays, et que l'élite régnante commence d'être remise en cause. Sentiment de malaise et d'incertitude vis-à-vis d'une Amérique à laquelle on a trop cru, sentiment de révolte contre ces pharisiens profiteurs qui vous ont bernés, envoyant vos fils se faire tuer au Vietnam, clamant quelques années plus tard que c'est une erreur et un crime indigne de tout sacrifice, et vous insultant si vous persistez à croire à votre malheureux projet. Ce n'est pas un hasard si le mouvement de contestation de l'élite politico-intellectuelle en place par la majorité sortant de son silence, a été appelé par certains « populisme », du nom du mouvement agraire radical de la fin du XIX^e siècle, qui luttait contre le capitalisme monopoliste, les « princes de l'économie » et les spéculateurs de Wall Street. Le fait nouveau est que la frustration intellectuelle s'est ajoutée à la frustration matérielle.

La grande question est maintenant de savoir si ce nouveau populisme mis en train par Wallace va s'étendre massivement à tout le pays, bousculant l'obstacle des traditions politiques surannées, ou se limiter à quelques secteurs particulièrement critiques (Sud-Est, Californie du Sud). Pourra-t-il pénétrer les grandes agglomérations du Nord-Est ? La réflexion d'un chauffeur de taxi new-yorkais, pittoresque mais significative, tenderait à le faire croire. Il explique qu'il votera pour Wallace, parce que ce sont toujours des « nègres » qui l'attaquent et le dévalisent. Réflexe raciste sans doute, mais aussi et surtout sentiment d'être abandonné à son sort par une administration incapable.

Face à cette situation, que fait Wallace ? Il promet aux ouvriers blancs des retraites, une assurance chômage, l'imposition des richissimes Eglises et fondations, religieuses ou non simples promesses électorales ? En Alabama dont il est gouverneur, il a tenu ce qu'il avait promis : nouvelles écoles, nouveaux hôpitaux, nouvelles routes. Et il ajoute, touchant la corde sensible au cœur de l'Américain : « Les bonzes des syndicats sont contre moi, mais je voudrais vous dire, à vous ouvriers, qu'il en est ainsi parce qu'ils reçoivent leurs ordres de Washington... Si je suis vaincu, Washington mettra la main sur nos écoles publiques et fera passer l'argent sous le nez des travailleurs, mais les fondations Rockefeller et Ford, elles, les Nellon et les Carnegie, eux, auront leurs privilèges qui les dispenseront de payer des impôts. Les politiciens de Washington vous ont arraché le contrôle de vos syndicats, ils viendront demain vous contrôler jusque dans vos foyers ! »

George Corley Wallace est fils d'un fermier pauvre du Sud. Il est frugal, mais tenace et bagarreur. On entamait presque seul, malgré le mépris et les insultes, la lutte contre le « busing » et la criminalité, contre les injustices économiques et les abus du pouvoir central, il a soulevé quelques-uns des problèmes qui intéressent la grande majorité des Américains. Il a touché la corde sensible. Désormais on l'écoute. Il dit ce que tous veulent entendre. Par ses objectifs comme par son style, ainsi qu'il le voulait, il a « redécouvert le peuple ». La « chance » de George Wallace, c'est que l'Amérique au lendemain de la guerre du Viet-Nam ressemble à la République de Weimar au lendemain de la Grande Guerre. Elle n'y est pas encore. Mais pour combien de temps, si tout continue d'aller à l'abandon ?

Thierry BECKER

Héros et martyrs

« Ne tue pas le héros qui est en toi ».

Corneliu Zelea CODREANU.

Ce message s'adresse aux jeunes, à ceux qui n'ont pas encore été touchés par le virus de la décadence spirituelle, à ceux qui n'ont pas encore vendu leur âme, à ceux qui sentent toujours en eux l'amour de la patrie et le respect pour l'être humain, à ceux qui sont capables de comprendre que rien dans ce monde ne peut être créé ou préservé sans amour et sans sacrifice.

La société humaine, et spécialement notre société occidentale, mène une existence étrange au milieu d'un abrutissement contagieux, qui se propage comme une moisissure. Idées et faits, littérature, arts, politique, tout porte la tache brunâtre de cet abrutissement, qui se caractérise par une immense indifférence et une soumission passive aux slogans du jour.

Malgré la prétention d'affranchissement proclamée par les hippies à la mode aux crinières sales, malgré la conviction du renouveau permanent affiché dans tout ce qui est présenté comme création par les revues à la solde des forces occultes, on réalise qu'il s'agit de notions factices dès qu'on pénètre un peu en profondeur. Il y a une telle répétition des mêmes thèmes, un tel abus de certaines formules, qu'on est écoeuré de les voir réapparaître toujours au service de certaines idéologies ou races.

Il y a des chansonniers « engagés » qui nous rabattent les oreilles de leurs « dialogues avec l'Est », de « la méchanceté du possédant et la bonté du prolétaire » ou du « mélange des quatre races » pour le plus grand bien de l'humanité. Et le public accepte tout sans mot dire !...

Récemment, un juif s'est permis d'écrire un livre sur « *Le mythe aryen* », pour montrer la futilité d'une pareille conviction. Il a seulement oublié d'ajouter que la prétention « *du peuple élu* » est un mythe beaucoup plus dangereux et absurde. Cependant, ses élucubrations lui ont attiré un prix littéraire, accordé par la L.I.C.A. (Ligue Internationale Contre le Racisme et l'Antisémitisme). Ce qui dit tout. Et le monde occidental applaudit comme s'il s'agissait de sa gloire éternelle !...

En politique, les choses vont du même train. Le même abrutissement, aggravé par des prises de position dirigées, pèse sur la conscience des individus. Entraînés par des intérêts mesquins ou incités par des haines subtilement provoquées, ils font docilement le jeu de certains partis. On ment sans honte, on emploie la ruse la plus basse, on démolit les assises de toute une civilisation, sous les yeux complaisants des élites prétentieuses et indifférentes. On partage les pays comme s'il s'agissait des gâteaux à la crème. On égorge, on emprisonne, on multiplie les camps de concentration, on étrangle la liberté et on piétine la justice. Qu'importe, si les affaires commerciales vont de vent en poupe et si les magnats occultes voient grossir leurs magots ! Tout est en règle. Et le monde occidental approuve comme si son approbation devait faire disparaître les iniquités et les crimes !...

La grande presse (c'est-à-dire la presse à grand tirage), la Radio, la Télévision se trouvent entre les mains de ces forces nocives, plus ou moins camouflées, qui distillent goutte à goutte dans l'esprit de leurs auditoires tout ce que leurs intérêts et leur ligne de conduite leur dictent. Il est incroyable de voir et d'entendre la quantité d'informations favorables aux pires ennemis de l'Occident qui sont glissées journalièrement par l'intermédiaire de ces moyens de diffusion. D'autre part, la distorsion de la vérité sur des problèmes qui les gênent ou tout simplement le recours au silence, sont monnaie

courante. Et le monde occidental gobe tout ce cynisme comme s'il s'agissait de simples plaisanteries destinées à le distraire !...

Sans parler du cinéma, du théâtre et des fameux festivals où il n'y a de prix que pour les œuvres engagées, pour celles venues d'au-delà des différents rideaux ou qui rivalisent en pornographie et en procédés de démolition des principes moraux. Et le monde occidental trépigne de joie devant ces horreurs, comme un enfant gâté devant son dernier jouet !...

Voilà l'image introspective d'un monde, de notre monde, qui se croit à la pointe du progrès et digne d'assurer la direction spirituelle de l'humanité. Naïf, comme il n'est pas permis de l'être, et cependant, fier de son passé, qu'il humilie devant la racaille internationale, ce monde occidental s'abaisse et se flétrit chaque jour davantage sous le conditionnement scientifique qu'on lui applique. Et le moment viendra où, comme un fruit avarié, c'est-à-dire pourri jusqu'à l'âme, il tombera complètement entre les griffes de ceux qui préparent son esclavage et creusent sa tombe. Il y aura à cet instant-là un sursaut de lucidité chez de nombreux individus et beaucoup pleureront sur leurs bêtises, mais il sera trop tard. Le cycle de la terreur totale et de la souffrance indescriptible se déchaînera sur le monde.

Dans bon nombre de pays, aujourd'hui sous la botte communiste, certains avaient pensé : « *Quel mal y a-t-il ? Qu'il vienne ! On va faire un communisme à la polonaise, ou à la hongroise, ou à la roumaine...* » Et jusqu'à ce jour, tous ces indifférents et clairvoyants pleurent sur leur aveuglement, maudissant l'instant où ils ont joué leur sort avec une telle légèreté. C'est le grand tort de tous les hommes qui se croient plus malins qu'ils ne sont. Il n'y aura pas non plus « *un communisme à la française ou à l'italienne* » si ce malheur devait s'abattre sur l'Occident chrétien. Il y aura tout simplement la terreur et la souffrance, les seules réalités immuables dans la tactique fluctuante du communisme.

On ne verra nulle part des hordes au poing levé demander une « *coexistence pacifique* », ni des grévistes de tous âges exiger « *le dialogue* », et moins encore la presse, la Radio ou la Télévision faire librement la critique ou le commentaire

des événements. Il y aura tout simplement l'application stricte des préceptes, rigides, inhumains, exclusivistes qui règnent dans le monde tombé sous la domination rouge. La société deviendra une ruche de robots, soumise à la surveillance implacable d'innombrables hiérarchies, tandis que l'individu, apeuré et écrasé, remerciera Dieu en cachette s'il lui est permis de se reconnaître encore grâce à son numéro de Sécurité Sociale.

Mais l'Occident ne croit pas à de pareilles balivernes ! Il est au-dessus (il se croit au-dessus) de telles pensées primitives. N'a-t-on pas l'exemple concret de nos communistes français, tellement gentils, tellement civilisés, qui s'efforcent de devenir « *un simple parti conservateur* », affectionnant le symbole de l'urne électorale et clamant leur respect du principe des majorités...

Où voyez-vous un danger de la part de ces gens-là ?

Est-ce qu'ils fomentent des guerillas dans les Vosges, les Pyrénées ou dans les Alpes pour renverser le gouvernement ? Organisent-ils des sequestres de personnalités politiques ou autres, pour demander des rançons ? Attaquent-ils les banques pour remplir les coffres-forts de la révolution mondiale ?

Rien de tout cela ! Sagement, ils manifestent de la Nation à la Bastille pour Sacco et Vanzetti (donc, ils font de l'histoire), ou de la Bastille à la Nation pour se solidariser avec la 27^e grève des vendeurs de cacahuètes (donc, ils « vivent » la misère du peuple). Rarement (pas plus deux fois par semaine), le C.C. du P.C.F. donne l'ordre à la C.G.T. de provoquer une grève « *pour voir* », pour ne pas perdre le contact avec les bases. Et pour montrer son retour irréversible au capitalisme, le même C.C. vient de se faire construire une modeste demeure spécifiquement prolétaire pour son siège central, dont le prix atteint la bagatelle de plusieurs milliards d'anciens francs.

Où peut-on voir des intentions révolutionnaires ? Calomnies, calomnies, que tout cela. Rien de plus démocratique et de plus honnête dans les intentions déclarées des communistes français... Et, peut-être, une grosse partie d'entre eux sont-ils sincères et croient-ils à ce qu'on leur rabâche sur tous les tons, depuis des décennies... Le malheur, c'est que, s'ils ont des oreilles exercées, ils ont aussi la vue basse. Ils écoutent

complaisamment les balivernes qu'on leur chante, mais ils ne voient pas les réalités qui se manifestent partout où le socialisme scientifique a injecté ses poisons.

Ils ne voient pas la misère qui sévit dans les pays d'au-delà du rideau de fer après 25 ans de dictature communiste. Ils ne voient pas que la guerre d'Asie ne prend plus fin à cause des communistes chinois et russes qui alimentent ceux qui attaquent et fomentent de nouveaux foyers de combat. Ils ne voient pas que l'Afrique bouillonne et que des Biafra se préparent un peu partout à cause de leurs congénères communistes. Ils ne retiennent que le slogan ressassé depuis la fin de la guerre : « *A bas l'Amérique, c'est elle la cause de tout cela* ».

On est affligé de constater tant d'aveuglement, depuis plus de deux décennies, dans les milieux les plus variés de cet Occident civilisé et civilisateur, qui se laisse berner par les stratèges des piquets de grève. Il est vrai que les réalités poignantes du communisme international se trouvent éloignées dans l'espace et ne troublent pas directement les soirées de télévision en couleur de ceux qui se prélassent dans l'abondance de cet Occident béni. Tandis que cette Amérique maudite, qui a des voitures plus luxueuses que les nôtres, est là, juste à notre porte et nous fait une concurrence acharnée, même quand elle est en déficit. Vraiment, il n'y a pas d'autre ennemi plus dangereux que les U.S.A. !...

Voyons, d'ailleurs, l'exemple du clairvoyant Willy Brandt qui, plus malin que les autres, a déjà signé un pacte avec l'Est communiste, attitude de grande sagesse qui lui a rapporté un prix Nobel de la Paix et, pour plus tard... la sécurité dans son poste. Pourquoi croupir dans l'attente ? Pourquoi ne pas aller de l'avant vers ces bras tendrement ouverts au-delà du mur de Berlin ? Ainsi, ces horribles barbelés, posés pour empêcher que les Américains ne désertent vers l'Est (bien entendu), pourront bientôt être remplacés par des parterres de fleurs...

Comme elles sont belles les berceuses qu'on se chante à soi-même !... Et comme elles endorment facilement ceux qui ne veulent pas entendre que la menace n'est pas si loin, qu'elle n'est même pas aux frontières, qu'elle est entre les murs de la cité, dans chaque rue, dans chaque maison, dans

chaque individu. Et ce danger s'affermit sous le nez de tant d'intelligences brillantes qui ne voient dans tout cela que la manifestation de la liberté d'opinion mise à la portée de tous. De tous !? Nous en doutons fort, mais peut-on faire une pareille affirmation quand cette liberté anarchique sert les forces du marxisme international ?

La grande offensive, ou mieux, la dernière manche de cette offensive pour la conquête de l'Occident, est déclenchée. Une offensive sournoise, impitoyable, cruelle par les méthodes et les moyens employés. Rien n'arrête plus ces hordes modernes, car elles pénètrent dans des territoires déjà conquis spirituellement. Le nombre de chanteurs engagés, d'artistes engagés, d'étudiants et d'intellectuels engagés, de prêtres engagés, de fonctionnaires engagés, sans mentionner les syndicats, la presse et la Télé, sont là pour ôter le doute des derniers sceptiques.

L'Occident chrétien et civilisateur se meurt de sa propre fatuité, de son inconscience, de sa veulerie, de son manque de virilité. Il se repose !... Il sommeille sur ses gloires passées et laisse la barbarie parachever son œuvre mortelle de sape.

Cet Occident, qui a donné tant de héros et de martyrs pour que le monde se réalise, vit aujourd'hui dans la pénurie la plus cruelle de ces forces spirituelles. Au milieu de tant de richesses, de science et de bien-être, il lui manque l'essentiel : LA FOI ET L'ESPRIT DE SACRIFICE ; ce dont il aurait justement le plus besoin pour se secouer et se ressaisir. Oui, cet Occident devrait se mettre en colère, retrouver sa fierté et mettre un point final à ce viol de sa conscience par des forces négatives et ténébreuses. Au contraire, il se débat dans l'impuissance et sombre même dans l'indifférence, annihilé par l'habile propagande de ceux qui ont jeté leur dévolu sur cet héritage unique.

Quelle foi lui demander lorsque, porté par son rationalisme outrancier et par le matérialisme de son système politique, il a perdu le contact avec les sources bienfaisantes de la spiritualité ?

Quel esprit de sacrifice peut l'inspirer lorsque, abandonnant les grandes traditions de la dignité et de l'attitude chevaleresque, il se complaît dans la compagnie de ses pires ennemis.

Il se meurt, il se meurt notre Occident, écrasé sous le poids de son inconséquence, rongé à la base par les miasmes de l'anarchie et de la décadence morale. La crainte des grandes décisions le paralyse, il n'est plus capable que d'applaudir les grandes décisions des autres, de ceux qui les prennent à son insu et contre ses intérêts. Noyauté par les éléments de confiance de ceux qui poursuivent adroitement la conquête du monde, il suit docilement le chemin tracé pour sa perte.

D'ailleurs, il ne s'en rend même pas compte. Il est persuadé qu'il mène une politique d'envergure et d'indépendance. La coexistence et l'ouverture vers l'Est lui donnent l'illusion de dominer ce marché, donc d'avoir en main le sort de... l'ennemi. Il est tellement satisfait de sa prouesse qu'il ne s'aperçoit plus que, tandis qu'il caresse de ses doigts « *le sort de l'ennemi* », celui-ci le conquiert par le dedans. Les cessions économiques, chichement obtenues dans les pays d'au-delà des rideaux sont infiniment moins importantes que les cessions politiques accordées à la propagande et à la pénétration communistes dans son propre territoire.

L'Occident se gargarise de théories économiques surannées, tandis que son ennemi mortel, par l'intermédiaire des innombrables 5^{mes} colonnes, l'inonde de sa propagande malfaisante, lui inculque les comportements de la décadence, annihile ses sentiments de dignité et de fierté, corrompt sa vie sociale, anarchise ses masses ouvrières, jette dans la débacle spirituelle ses étudiants, lui inspire l'indifférence devant l'effondrement qui s'approche.

Les jeux sont faits. Le monde occidental suit sa route, moins sinieuse qu'on ne le croit, vers une déchéance qui lui sera fatale. Quelques esprits éclairés s'époumonnent comme des damnés pour faire comprendre aux foules politisées, aux intellectuels engagés, aux politiciens retords, le danger qui menace leur propre monde et leur propre manière de vivre. Hélas !... ils prêchent dans le désert !...

Comment convaincre ces foules politisées et abêties, abruties par les slogans, par les promesses, que le monde qu'on leur dépeint comme un paradis n'est qu'un cauchemar affreux, vu et vécu dans sa réalité ! Y a-t-il quelque chose de plus difficile que de vouloir faire voir à ceux qui ne veulent pas voir ?

Comment convaincre ces intellectuels engagés et imbus d'eux-mêmes, plus fats et plus naïfs que tout ce qu'on peut imaginer, qu'ils sont en train de trahir leur catégorie et leur mission, qu'ils sont en train de faire une erreur monumentale ? Y a-t-il quelque chose de plus navrant qu'un intellectuel qui, dans son élan généreux, se laisse tromper comme un enfant ?

Comment convaincre ces politiciens retors, bourrés de prétentions et convaincus de leur habileté, qu'en pactisant avec cette engeance, ils creusent la tombe des nations et sapent leur propre piédestal ? Y a-t-il quelque chose de plus stupide qu'un politicien convaincu de l'infaillibilité de ses pronostics ?

Il serait absurde de croire que l'Occident libre pourrait faire appel à de pareilles catégories ou attendre son salut de leur part. Il y a une incompatibilité criante entre la mentalité dirigée de ces catégories et l'élan généreux de ceux qui aiment vraiment la justice et l'entente entre les hommes. Les gens dont la mentalité est dirigée sont, ou contaminés jusqu'à la moelle par les idées subversives et désagrégeantes du credo rouge, ou ouvertement intéressés. Et tout, autour d'eux, se corrompt au fur et à mesure que le temps passe sans que rien ne surgisse pour contrecarrer cette tendance.

L'homme honnête, correct, propre, existe bien entendu. Mais il est submergé par l'audace des autres, il est effrayé par les exemples qu'il voit autour de lui. Replié dans sa coquille, il ne sait plus que faire, à quel Saint se vouer. Dégoûté, humilié, il attend, et son attente signifie désespoir, dégradation, mort.

Il faut qu'il se ressaisisse, il faut qu'il se réveille.

Lui seul peut sauver cet Occident par ses qualités d'esprit et d'âme, que les autres ont bafouées ou délaissées. Lui seul a la force de faire reculer dans leurs ténèbres les agents de la décadence morale et de la politique de subversion. Dans sa faiblesse apparente, il possède les éléments sacrés de sa résurrection et de sa victoire. Il faut qu'il les retrouve, il faut qu'il les découvre en lui-même, qu'il les étale comme des boucliers autour de lui, de sa demeure, de sa patrie.

Retrouver l'élan viril, le sens de la vie et le goût du combat, constituent, à l'heure présente, l'impératif catégorique de tout homme conscient de l'impasse où est acculé l'Occident

chrétien. Il n'y pas d'alternative. Il n'y a pas d'« *attendons pour voir* ». Il n'y a plus qu'un seul chemin : REDEVENIR UN CROISE, reprendre le glaive, chasser ces hordes qui menacent les assises de l'ordre chrétien.

La sagesse antique avait dit, il y a longtemps : « *Qui sait mourir ne sera jamais esclave* ». Aujourd'hui, ce dicton redevient actuel ; c'est un ordre pour tous ceux qui ne veulent pas devenir les esclaves d'un système inhumain. L'Occident a perdu l'habitude de se sacrifier et de mourir pour une cause. Le bien-être et l'abondance ont amolli les caractères qui ont fait sa gloire jadis. C'est pourquoi le virus marxiste et les parasites qui l'accompagnent progressent avec une déconcertante rapidité dans ces esprits désabusés.

Le moment est venu pour qu'un revirement salutaire se dessine sur l'horizon sombre de notre vie socio-politique. Un choc spirituel doit surgir quelque part pour ébranler enfin cette gangue d'indifférence et de crainte qui écrase nos esprits. A cause de cette mentalité enracinée et soutenue par les agents de la subversion, on a presque honte de faire cas de la dignité humaine, de la morale, du courage civique, de la patrie ou de la volonté de lutter et de se sacrifier pour honorer ses convictions. Une réticence absurde nous empêche de crier par-dessus les toits ce que notre conscience nous dicte et nous enseigne. Comme paralysés, nous laissons l'histoire s'accomplir à notre insu et contre notre volonté.

L'Occident se meurt sous nos yeux et nous ne pouvons pas le laisser périr pour le bon plaisir de ceux qui en tirent des profits personnels ou pour la quiétude de ceux qui n'ont jamais rien compris à ce qui se passe autour d'eux ou en eux. Et pour le sauver, il faut que l'homme occidental conscient apprenne de nouveau à lutter pour une cause, à sacrifier de son temps, de son argent, de son bien-être et s'il le faut, à donner sa vie pour que sa mission s'accomplisse.

C'est le seul chemin du salut.

Ce n'est pas par des concessions intérieures ou extérieures, par des salamalecs devant les émissaires de la subversion, par des palliatifs économiques, sociaux ou politiques qu'on se trouvera à l'abri du danger qui plane au-dessus de nos têtes baissées et humiliées.

Il faut, au contraire, relever ces têtes, regarder sans crainte l'hydre aux sept gueules, lui faire face et la détruire sans hésiter. L'homme occidental doit retrouver la conscience de ses ancêtres et se montrer digne de l'héritage qui l'a hissé au sommet de l'humanité. Il doit s'inspirer de la force de caractère de ses devanciers et se persuader de la nécessité de lutter et de se sacrifier comme eux. Notre vie n'a pas de sens si nous ne l'attelons pas à une noble tâche. Et quelle tâche peut être plus noble que celle de tout faire pour sauver l'univers spirituel qui nous a forgés et dans lequel nous pouvons trouver tout notre épanouissement. Car, la menace d'aujourd'hui n'est pas seulement celle du mousqueton qui introduisait, par l'arrivée des troupes ennemies, une nouvelle gabelle ou une nouvelle dîme. La menace actuelle s'attaque à ce qu'il y a de plus intime dans l'être humain, son âme et son esprit, cherchant à les réduire à leur dernière expression, à une existence végétative.

Ce n'est qu'au prix d'un grand effort de conscience et d'un retour sur soi-même qu'on peut modifier les coordonnées qui menacent notre monde. **IL FAUT DU COURAGE, DE LA VOLONTE ET DE LA GRANDEUR D'ÂME.** Il faut surtout **LA FOI** dans ce que ce monde occidental représente, et une forte dose d'**ESPRIT DE SACRIFICE.**

Et où peut-on trouver ces qualités et ces vertus dans toute leur splendeur et dans toute leur sincérité ? Dans les âmes perverses et les corps amollis des « hippies » ? Dans les cœurs rabougris des intellectuels coexistentialistes ? Dans les yeux roués des politiciens intéressés ? Dans les visages amorphes de certaines masses déjà réduites à la condition de robots ? Mais la « conscientisation » et « l'engagement » de ces catégories ne sont même pas l'ombre la plus pâle de l'esprit qui anime un homme véritable, conscient de sa mission.

C'est pourquoi cet article prend l'importance d'un message.

Message apocalyptique peut-être, mais plein d'espoir aussi, car il envisage l'entrée en lice, comme tête de lance, de la couche la plus pure et la plus généreuse de la société : la **JEUNESSE.** De la jeunesse propre, non pas celle touchée par le virus d'un Cohn Bendit, d'un Che Guevara ou autres maoïstes. De la jeunesse qui croit dans le bien et dans le beau, qui sait chanter, rire et prier ; qui aime son peuple

et est prête à se sacrifier pour son salut. C'est la jeunesse de l'espoir et de l'avenir, celle qui peut devenir héroïque et ne craint pas le sort des martyrs. Celle qui pense à un Jan Palach et, au fond d'elle-même, se sent prête aux grands renoncements.

C'est de cette jeunesse que l'Occident a besoin en ce moment. De cette avalanche de poitrines et de fronts levés qui puisse dire, par leur inébranlable sérénité et leur décision, un puissant « ASSEZ » aux fossoyeurs de leur patrie et de leur propre avenir. C'est au fond de son âme pure que la foi dans une mission de salut pour tout l'Occident peut rencontrer un écho combatif. C'est dans son esprit, non souillé par des égoïsmes et des intérêts mesquins, que l'idée de sacrifice peut prendre force concrète. Elle seule, cette jeunesse héroïque, peut sauver l'Occident et porter à son terme la soif de justice des nations et des peuples. Son temps est arrivé.

Qu'elle commence à bouger cette jeunesse. Qu'elle se rassemble. Qu'elle s'organise. Qu'elle devienne l'avant-garde d'une nouvelle croisade, sans redouter toute la haine qui sera déclenchée contre son attitude.

Le moment est crucial. L'Occident a besoin de tous ses enfants conscients du danger qui le menace. Comme dans les moments dramatiques de son passé, l'Occident a besoin aujourd'hui de HEROS et de MARTYRS. Les seules forces qui, par leur sacrifice, font ressusciter les nations et méritent le respect de l'humanité.

Les héros et les martyrs sont le symbole du courage, de la force de sacrifice et de la liberté. C'est grâce à eux que cet Occident, auquel nous appartenons, nous a été transmis glorieux et florissant. Pouvons-nous le laisser submerger par les hordes des ténèbres sans rien faire pour le défendre ? Pouvons-nous rester les bras croisés lorsque son destin est marchandé et son passé piétiné par ceux qui n'ont rien de commun avec lui ? Ce serait la preuve la plus abjecte de la déchéance morale de l'homme occidental.

La lutte engagée est sans merci.

Il faut vaincre ou périr.

C'est pourquoi l'espoir des peuples se dirige inconsciemment vers cette foule de héros et de martyrs qui attendent de se révéler dans les cœurs magnanimes. Les vertus héroïques

se cachent en chacun de nous. A nous tous, et surtout, à vous, jeunesse, de les découvrir et de les rendre immortelles.

Plutôt que d'attendre que le linceul de la tyrannie rouge s'abatte mortellement sur nos âmes, mieux vaut faire sien le dicton antique : « *Qui sait mourir ne sera jamais esclave* » et entrer vaillamment dans le combat des légions, qui, par le sacrifice de ses héros et de ses martyrs, éviteront à l'Occident de connaître l'esclavage.

Faust BRADESCO.

Sur Marcel Proust

« La réalité ne se forme que dans la mémoire, les fleurs qu'on me montre aujourd'hui pour la première fois ne me semblent pas de vraies fleurs... »

(Du côté de chez Swann : I^{re} part., II)

« Pour écrire ce livre essentiel, le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas dans le sens courant à l'inventer, puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire... »

(Le Temps retrouvé : II^e part., III)

« Le style pour l'écrivain, aussi bien que pour le peintre, est une question non de technique mais de vision. Il est la révélation de la différence qualitative qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde... »

(Le Temps retrouvé : II^e part., III)

Que faut-il entendre par littérature ? — Le terme a une signification étymologique première et une signification seconde aux multiples acceptions. Pour la masse des lecteurs, elle est avant tout objet de divertissement, laissé de côté le souvenir désagréable des manuels scolaires, qu'on s'empresse d'oublier, lorsqu'il y aurait tant d'intérêt à les reprendre pour les comprendre. Car apprendre et comprendre sont deux termes complémentaires que les routines de l'enseignement ont rendu quasi antinomiques. Dans notre culture mandarinale, avec ses cycles et relais constitués par l'acquisition

des diplômes, ils n'ont plus, ou presque, aucune commune mesure. Seuls les autodidactes, — entendus au sens le meilleur et non celui péjoratif — stigmatisant, au regard d'une *intelligentsia*, orgueilleuse de ses titres, l'instruction marginale, acquise hors des cadres scolaires et universitaires, — seuls les autodidactes, — qu'ils sortent de l'école primaire, du collège, de l'université, voire des plus prestigieux centres de formation intellectuelle, tous ceux qui entendent ne pas s'en tenir aux acquisitions némotechniques, aux connaissances livresques, et à leurs schémas abstraits, accumulées par un système de nourrissage intellectuel, analogue à celui des animaux d'engrais, tous ceux qui prétendent faire leurs connaissances didactiques en les expérimentant, — seule cette catégorie d'esprits accède à l'univers de la connaissance. Seuls ses tenants sont capables de vivifier, à leur tour, un corps de doctrines, condamnées sans cela à rester lettres mortes.

Ces autodidactes sont les véritables clercs. On ne saurait les suspecter. Encore moins les taxer de trahison, au regard de la culture, car seuls ils savent ce que la littérature représente au regard d'une authentique culture. En fait la littérature embrasse tout le domaine de la connaissance, la fixant en ses diverses modalités. Elle en est le répertoire, par la lettre et le signe, dans la mesure où cette connaissance s'acquiert et se transmet par le truchement de l'écriture. Il existe ainsi une littérature d'imagination et une littérature critique : philologique, historique, philosophique et scientifique. De même qu'il existe une littérature musicale, qui transcrit les inventions musicales et une littérature musicologique, s'attachant à leur analyse. Ce sont là d'apparents truismes, qu'il n'est toutefois pas inutile de rappeler, lorsqu'on entend faire le point sur quelque aspect de cette « littérature », bien ou mal entendue de la masse des lecteurs, la seule qu'évoque en leur esprit le qualificatif « littéraire ».

Pour ces lecteurs, littérature est synonyme de récits plus ou moins imaginaires, quels qu'en puissent être le thème et le style. A s'en tenir à la production livresque contemporaine, il apparaît que le terme « littérature » soit devenu une métonymie abusive et usuelle. Si la littérature d'imagination marque actuellement quelque tendance à se résorber

au profit de la littérature documentaire et critique, il n'en reste pas moins qu'elle continue à jouer un rôle considérable dans la société moderne, sous son aspect de divertissement et, par incidence, d'information et de culture (de quoi s'agit-il d'autre en nos maisons dites de la culture?) Elle répond d'ailleurs en les pays occidentaux, en France notamment, à une longue tradition, bien antérieure à la vulgarisation des textes par l'imprimerie. On connaît les cycles de littérature chevaleresque, romanesque, hagiographique, qui depuis le haut moyen âge véhiculèrent, à travers les sociétés françaises, tout un flot d'anecdotes, de rappels d'événements légendaires ou fictifs, liés à des concepts qui sur le plan psychologique et sociologique, au niveau des idées et des mœurs, n'étaient, à travers tant d'affabulations ingénieuses, que le reflet de croyances, d'idéaux, l'expression la plus exotérique de principes spirituels sur lesquels s'ajuste le destin des sociétés et des hommes.

Malheureusement les historiens de la littérature, autant que ses exégètes, s'en sont tenus le plus souvent à ses aspects formels. Ou ils ont fait de la philologie, ou ils se sont attachés à la signification pragmatique de cette littérature, considérée sous son seul aspect de divertissement, bien que sous les allégories et les mythes, — aussi bien dans les romans de **La Table Ronde**, du **Cycle d'Arthur**, que dans **Le Roman de la rose**, et en tous ceux qui furent l'expression de la littérature galante et précieuse de l'époque baroque, affleure constamment, et de la manière la plus évidente, toute une végétation, cependant mal identifiée, ayant des racines profondes et occultées. Les fabliaux eux-mêmes, avec leurs moralités immorales, ne furent pas dénués de ce sens second. Il serait, sans doute, des plus éclairants de soumettre les grands recueils de notre littérature traditionnelle à une exégèse analogue à celle qu'un écrivain anglais, Lally Hollebecq fit subir au recueil des contes sapientiaux des **Mille et une nuits**, à l'image duquel furent élaborés, en Occident, tant de recueils analogues : **Le Décaméron**, **l'Heptaméron**, **Le Songe de Polyphyle**, le **Don Quichotte**, bien plus près de nous **Les Contes drôlatiques** et ce chef-d'œuvre de la littérature moderne, qui n'a probablement son équivalent en aucune autre langue, **La Comédie humaine**.

C'est à dessein que je braque le projecteur sur une œuvre capitale, pouvant servir de référence à un essai, ayant pour objet un des livres les plus importants de la critique contemporaine, le « **Marcel Proust romancier** » de Maurice Bar-dèche (1). Le critique anglais, s'attachant au grand recueil des contes sapientiaux, tirés d'un vaste folklore, et réunis de manière ingénieuse dans les récits nocturnes de Shéhérazade au Sultan Schariar, avait montré la progression savante et subtile de ces contes, d'où se dégage toute une éthique, toute une métaphysique de la vie et de l'amour : partant des aventures les plus sommairement érotiques pour s'élever aux sommets de la plus haute mystique amoureuse. Investissement ordonné de l'esprit du lecteur, charmé, conquis, n'offrant plus la moindre résistance à l'action d'une dialectique, commençant par s'assurer de son assentiment avant de requérir son acquiescement. C'est le rôle prestigieux de l'art : celui du conteur, comme celui de l'écrivain, dont toutes les propositions vont très au-delà d'une adroite rhétorique, cette rhétorique qui n'est elle-même qu'un mécanisme agencé et éprouvé, nous livrant ses recettes mais sans les ressorts essentiels, qui font de ces recettes des philtres.

J'en reviens à l'analyse de structure des œuvres d'imagination : qu'elles prennent pour cadre et support le récit romanesque, après avoir, héritage des littératures orales (2), exploité l'épopée, la fable et le conte. Qu'est-ce qu'un roman : qu'on lui accole le qualificatif de psychologique, d'historique, d'étude de mœurs, celui d'aventure ou de science-fiction, toutes ces variétés ne représentant qu'un aspect plus ou moins circonstanciel, sans affecter son caractère narratif et ses ressorts imaginatifs ? Pour beaucoup de critiques et non des moindres, un roman, sous ses affabulations, ne serait qu'une des formes de la littérature confessionnelle, autobiographique, quel que soit son déroulement chronologique, et en dépit du fait que l'auteur s'y exprime à la première ou à la troisième personne. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit toujours d'une voix, que cette voix soit sans visage, qu'elle ait celui d'un interlocuteur personnalisé engageant le dialogue avec son lecteur.

L'essence même du récit romanesque, en deçà de ses références et de ses sources, est la réinvention de la vie, donnant

à cette vie imaginaire une forme pérenne, alors que la vie réelle s'écoule au rythme des horloges et ne peut avoir de sens, de réalité transcendante que par et à travers les recours à la mémoire, individuelle et collective. Encore le collectif n'est-il qu'une fiction, fiction analogue à celle qui dans le mythe démocratique prétend substituer à l'homme, individu ou personne, la réalité fictive d'un corps social, qui en ses contours, toujours mouvants et indécis, tend à rejoindre le concept de nation, lequel répond à la réalité concrète d'hommes rassemblés par un commun destin. De cette notion capitale du récit romanesque, œuvre d'imagination, par projection des souvenirs et recours à l'expérience, il résulte que toute invention romanesque est, des degrés divers, création de l'esprit : thème proustien par excellence. Dans la mesure où cette création littéraire exerce, par ses vertus esthétiques, une emprise sur l'esprit et la sensibilité du lecteur, elle participe de la **création artistique** : il convient de retenir cette définition en son sens le plus large, la valeur du qualificatif « littéraire » rejoignant celui « d'artistique ». Et on peut affirmer que c'est dans la mesure où la coïncidence devient, si on peut dire, parfaite que le roman est une authentique création. C'est aussi, s'en tenant à ce critère, qu'on peut considérer comme négligeables tant de vaines productions qui, grâce aux extensions de l'édition, entretiennent ce courant torrentiel de papiers imprimés, sur lequel surnagent quelques livres méritant d'être lus, — en dépit des innombrables prix distribués en des compétitions de plus en plus dérisoires, pour ne pas dire avilissantes pour les lettres. Reste à élucider : pourquoi et comment un livre, œuvre d'imagination, tentative plus ou moins adroite de transposer les données de la vie réelle, auxquelles elle se rapporte, peut aboutir à une création littéraire digne d'intérêt ?

Pour bien répondre à cette question il convient d'élever le débat, d'aborder d'autres questions plus essentielles, que postule toute philosophie ontologique et critique. Il y a une réalité de l'univers et de la vie, mais où la situer ? Réalité existentielle du successif, réalité essentielle de l'immanent ? Toujours, et depuis qu'il est des hommes conscients de leur propre existence, en un effort de « réflexion », qui implique « retour sur soi », opinions et doctrines se partagent : soit

qu'elles accordent davantage à la réalité de la vie, soit qu'elles accordent davantage à la réalité de l'être ; à ce qui passe en se renouvelant, ou à ce qui demeure en se maintenant. Nominalisme et réalisme, idéalisme et pragmatisme, spiritualisme et matérialisme, platonisme et aristotélisme, scolastique et empirisme. Jamais ces deux courants, opposés et complémentaires, n'ont cessé d'irriguer les terres de la connaissance. La seule conciliation ne pourrait s'opérer que dans un effort de synthèse, qu'aucune école n'a réussi jusqu'ici à mener à bien, alors qu'au contraire nous ne cessons d'assister aux tentatives antagonistes : des tenants d'un pragmatisme inconditionnel qui, grâce aux conquêtes de la technologie, sont en train de mener le monde à sa perte ; des traditionalistes, tout aussi inconditionnels, s'efforçant à l'immobilisme, car n'ayant su sous la lettre découvrir l'esprit.

C'est à cette croisée des chemins, à ce lieu d'affrontement que se situent toutes les grandes créations de l'art : seules démarches qui, en fonction même de leur désengagement idéologique, se montrent capables d'opérer cette réconciliation entre le monde de l'esprit et celui des apparences. La démarche du romancier, autant que celle du peintre (le peintre s'efforçant de recréer, par les suggestions de la forme et de la couleur, le visage d'un monde aux apparences évanescents, le romancier par les évocations du récit et la magie du verbe) aboutit à une sorte de cristallisation de l'espace et du temps. Dans la mesure où il y réussit, l'entreprise exigeant pour être menée à bien une grande intuition avec la possession du langage en ses ressources les plus expressives, il nous propose une image qui au-delà d'elle-même est un substitut de la vie. Et pour atteindre ce résultat, il ne suffit pas de faire appel à ses souvenirs, d'opérer des transpositions, plus ou moins adroites, de se faire l'historiographe de ses contemporains ou son propre mémoraliste. Le roman à recettes, quelle que soit l'expérience littéraire acquise, le talent de l'écrivain, ne sera jamais qu'un médiocre ersatz de l'histoire, dont il n'a ni les justifications, ni, on pourrait dire, les excuses. Le récit romanesque n'acquiert densité et réalité que s'il est une création ; or les créateurs en littérature, comme en tout autre domaine, et probablement plus en-

core, sont si rares qu'ils se comptent, par génération, sinon par siècle, sur les doigts de la main.

Ainsi rien n'apparaît plus vain que la lecture. Contrairement au dicton, elle n'est pas « un vice impuni », mais presque toujours la plus décevante des démarches intellectuelles, lorsqu'elle n'en est pas la plus accablante : intoxication dont il est difficile de se guérir lors même qu'on en éprouve les inconvénients. Pire encore, lorsqu'elle répond à une obligation professionnelle, consistant à passer en revue les élocutions d'auteurs, au nombre sans cesse grandissant : écrivains pour lesquels la littérature d'imagination est tantôt moyen de défoulement — pour scandaleux qu'il soit souvent, ce n'est pas le pire — tantôt simple labeur alimentaire, qu'encouragent ces distributions de Prix, devenus quasi quotidiennes dans la République des lettres, précipitant une décadence depuis longtemps amorcée, encourageant les formes les plus aberrantes de cette littérature d'imagination, dont le si fragile et transitoire intérêt ne peut être que « de distraction ».

Une authentique œuvre d'art ne doit pas avoir pour but et conséquence de nous détourner de la réalité de l'existence, pour nous en faire oublier les incommodités et les déceptions, lesquelles n'opèrent qu'au niveau très relatif des destinées individuelles. Mais, bien au contraire, de nous y réintégrer en triomphant du temps, de ses mélancolies, de ses inutiles regrets, de ses vaines espérances : de tout ce conditionnel, cet incertain, ce transitoire que comporte la fuite inexorable des heures. Une création littéraire doit nous restituer l'espace et le temps, nous rendre en quelque sorte impérissable ce qui, tel le vent, le sable et l'eau, s'écoule sans retour. C'est à partir de ce seul critère de réussite en de telles entreprises, qu'il convient de porter sur elles un jugement de valeur, nous attachant à l'exégèse de celles qui seules méritent notre audience et nos réflexions.

*
**

Le mérite de Maurice Bardèche, en publiant son « **Marcel Proust romancier** » (auquel le Prix de la Critique, une fois justement décerné, a apporté une consécration discrète, dont

il n'avait nul besoin, le propre des œuvres de l'esprit étant de se suffire en l'optique et l'accueil de chacun de ceux qui les reçoivent), consiste précisément à y avoir mis l'accent sur cette vertu essentielle de l'œuvre d'art. Il nous avait déjà, avec sa « **Lecture de Balzac** », succédant à son « **Balzac romancier** » et à son « **Stendhal romancier** » (3), administré une salubre leçon, reprenant, en quelque sorte à la base, toute l'énorme littérature critique suscitée par l'auteur de **La Comédie humaine**. Méthode que je pourrais qualifier de **bardéchienne**, tant elle est neuve, opérante et méritante cette spécification. Elle consiste à reprendre l'analyse structurelle et chronologique, d'une œuvre choisie parmi celles qui ont la dimension de ces « authentiques créations », auxquelles font référence les prémisses de cet exposé. Elle s'attache à cette œuvre en sa gestation et son élaboration, bien plus qu'en ses accomplissements, et il ne s'agit alors pas tant des qualités et vertus littéraires d'un Balzac, rapportées, comparées à celles de tant d'autres écrivains l'ayant précédé. Le XVIII^e siècle avait été riche d'une littérature romanesque, abondante, souvent de qualité : Choderlos de Laclos, Restif de la Bretonne, encore trop sous-estimé, d'autres considérés comme plus classiques, l'Abbé Prévost, Lesage, Jean-Jacques, le plus illustre mais non le meilleur, à notre avis et en dépit des affirmations dogmatiques des historiens de la littérature : Jean-Jacques dont toute la production oscille entre une littérature confessionnelle assez détestable par son contenu, sinon par sa forme, et des essais idéologiques et politiques, dont on ne dira jamais assez, en dépit de leurs thuriféraires, combien ils furent faux, néfastes, véritable poison intellectuel, que deux siècles de catastrophes politiques à répétition, et qui vont encore s'amplifiant, n'ont pas réussi à éliminer (4).

C'est sur un tout autre plan, et à partir d'autres critères, que s'était déjà exercé cette critique s'efforçant de restituer à l'œuvre balzacienne son caractère puissamment organique, cet effort de réinvention de toute une société, si vraisemblable et au fond si vraie qu'elle eut une vertu exemplaire, autant pour les historiens des mœurs s'y référant pour retrouver la société contemporaine de l'auteur d'**Eugénie Grandet** et du **Père Goriot**, que pour les générations

qui suivirent, considérant les héros balzaciens comme prototypes, auxquelles elles s'efforcèrent de ressembler et dans lesquels, en tout cas, elles prétendirent se retrouver. Si Balzac fut si vrai en ces exemplaires d'humanité manifestant ses dons d'observation et d'intuition, ce n'est pas tant parce qu'il fut l'écho, le miroir fidèle ou complaisant d'une époque qu'il devina plus, en fait, qu'il ne la connut. Vu la brièveté relative de sa carrière et le labeur écrasant que représente l'élaboration d'une œuvre cyclopéenne, il eut assez peu de temps à consacrer aux flâneries profitables, à cette expérience d'une société, fréquentée, pratiquée en ses divers milieux. C'est bien plus par connaissance intuitive, et à partir d'observations souvent brèves ou limitées, qu'il opéra, ayant surtout recours à l'introspection, toute homme porte en lui divers échantillons possibles d'humanité, entre lesquelles, par détermination occasionnelle et aussi par option, il se construit une personnalité, toujours complexe et souvent fragile. Si l'homme est « agi » autant qu'agissant en ses comportements sociaux, il reste intérieurement gros de toutes les virtualités, à la mesure même de ses dons, de l'ampleur de son moi, de ses lointains atavismes, de tant d'impressions, d'expériences, dont la signification est déterminée, autant et plus, par les facultés de celui qui les vit que par l'événement (5).

Mais si, dans son approfondissement de l'œuvre de Balzac, Maurice Bardèche avait déjà appliqué sa méthode d'investigation objective critique, — s'attachant aux facteurs psychiques de l'œuvre, à sa valeur intrinsèque, bien plus qu'à ces considérants philologiques ou psychologiques au regard de l'écrivain, d'un écrivain s'efforçant de justifier son œuvre au lieu d'être justifié par elle, — il devait avec son Proust romancier préciser, affirmer le principe de cette critique constructive, beaucoup plus soucieuse de pénétrer les arcanes de l'œuvre d'art littéraire, que de s'attacher à ses correspondances biographiques, écueil de tant de dissertations, spécieuses ou vaines.

Si la célébration du centenaire de Proust lui en fournissait l'occasion, il semble que par sa démarche critique, visant une certaine catégorie d'œuvres, il était tout naturellement amené, après sa *Lecture de Balzac*, à tenter une analyse comparable de l'œuvre qui vient le plus valablement s'inscrire dans la

grande tradition romanesque, à la suite du cycle balzacien, dont, à ne la considérer que sous son aspect sociologique, elle prend le relais, après un siècle et trois générations, encore si proches de celles qui animèrent **La Comédie humaine**. La grande mutation de la société capitaliste, industrielle n'avait pas renouvelé, dans les ultimes décennies du siècle précédent et les premières de celui-ci, les cadres et l'esprit de la société rurale et bourgeoise qui, sous la Restauration et le règne de Louis-Philippe avait atteint son plus parfait épanouissement. L'œuvre de Proust, s'ordonnant en cette double et successive exploration « du temps perdu » et « du temps retrouvé », a un caractère cyclique analogue à celui de la construction balzacienne. A cette différence près, qu'une telle entreprise implique, dans l'esprit de son auteur, une récurrence — œuvre de mémoire et d'analyse ayant pour objet une expérience personnelle — qui lui donne un caractère introspectif, alors que l'entreprise balzacienne tendait à nous restituer la présence d'un monde, procédant d'une connaissance extrospective, à partir de certaines vues intuitives et en s'attachant « au pouvoir déterminant des idées ».

En fait, si les processus paraissent inversés, l'aboutissement est le même, en cet effort de mémoire, sollicité chez Proust par le mécanisme des réminiscences sensorielles et affectives. Chez le père de Swann et de Charlus, c'est la vision et la résurrection de tout un univers social qui, pour être moins étalé en surface et en épaisseur, n'en est pas moins aussi dense, aussi complet à sa manière et tel qu'en deçà de l'univers balzacien, il va rejoindre un autre univers, décrit sur un registre analogue : celui de Saint-Simon, mémorialiste de la société aristocratique du XVII^e siècle français, gravitant autour de son soleil, le monarque de droit divin, en son lieu ordonné et emblématique de Versailles.

Mais une telle signification, et partant une telle valeur, ne fut pas d'emblée reconnue à l'œuvre proustienne, en voie de publication et dès son achèvement. On peut dire que si Proust a conquis un nombre de plus en plus considérable de lecteurs — de vrais lecteurs — dont la commémoration de son centenaire n'avait pas à battre le rappel, il n'en reste pas moins que son œuvre, si apparemment goûtée, n'en est pas

pour autant aussi bien comprise, et que continuent à peser sur elle certaines hypothèques, conséquence d'une optique trop étroite et d'appréciations tendancieuses. Proust, dès ses premiers succès d'estime, obtenus en des cercles restreints, littéraires et mondains, passa pour un amateur très doué, un homme du monde talentueux (le qualificatif « **mondain** » suffisait alors à situer un individu en lui tenant lieu de profession), exploitant l'expérience d'une **société (la bonne)** à laquelle son ambition majeure de bourgeois parvenu (son grand-père paternel n'avait été qu'un simple paysan) était de s'intégrer, en franchissant toutes les barrières, dressées par les conventions et le snobisme. Cet homme du monde, ainsi défini, ne pouvait avoir aux yeux de ses lecteurs bien intentionnés, voire de ses plus fervents admirateurs, d'autre ambition littéraire que de prendre place dans cette phalange de romanciers, qui de Paul Hervieu à Paul Bourget, en passant par Marcel Prévost, avait pour objectifs principaux de confesser les belles pécheresses des 7^e, 8^e et 16^e arrondissements, en leurs hôtels particuliers parisiens et leurs résidences secondaires estivales, d'écouter les confidences de leurs partenaires masculins, de se faire les annalites de l'adultère mondain pratiqué comme divertissement majeur, avec l'attrait et l'alternance d'un sport : l'équitation, l'escrime, le tennis, bientôt la conduite des automobiles — l'Automobile-club, prenant le relais du Jockey-club, le goût des « chevaux-vapeur », celui des chevaux de sang et, s'y joignant, la passion naissante des aéronefs.

C'était restreindre, et a priori, l'audience, — et par l'audience j'entends bien une certaine qualité d'audience, autant que son élargissement, — d'un écrivain, apparemment très doué, mais considéré, à la fois, comme difficile par sa forme (6) et comme suspect par le choix de certains de ses thèmes : en particulier tout ce volet du polyptyque proustien, qui avait pris délibérément pour enseigne « **Sodome et Gomorrhé** » et avec ce titre, pouvait passer pour le roman de l'inversion sexuelles, en certains compartiments, de cette **société**, en laquelle Proust paraissait s'être cantonné. C'était a priori, — et il convient de le souligner, — de telles opinions ne pouvant résulter que de lectures tendancieuses d'une œuvre abordée par ses côtés les plus spécieux, et en fait mal com-

prises, — c'était minimiser Proust et, surtout, la signification, la portée, la valeur de son œuvre. Une telle optique devait fatalement conduire à une exégèse étroite, celle de textes lus et vus par le petit bout de la lorgnette : **Le Temps perdu** et **Le Temps retrouvé**, considérés comme séquences successives d'une littérature confessionnelle, d'un roman à clefs, dont le principal personnage était simultanément le narrateur et l'acteur, jouant sur un mode ambigu le rôle d'un travesti. Si *Madame Bovary* était Flaubert, *Swann*, *Charlus*, *Saint-Loup* étaient Marcel Proust. Vues à la fois sommaires et trop ingénieuses, s'appuyant sur certains postulats gidiens, de ce Gide qui joua, durant deux générations, le rôle d'un dictateur aux lettres françaises, dont l'importance effective et les dons littéraires étaient et restent encore très surfaits, autant que la clairvoyance.

Ainsi Proust avait été enfermé par la conjuration de ses admirateurs indiscrets en une sorte de ghetto littéraire, qui limitait son rayonnement, diminuait singulièrement la valeur et la portée de sa création. J'articule à dessein ce terme de **création**. Non seulement il est le seul qui permette de battre en brèche dans des vues et des opinions aussi tendancieuses que restreintes, mais il est le terme qu'il convient d'évoquer, nous appliquant à une lecture de Proust, qui ne cède à aucune optique, plus ou moins conventionnelle et reçue, et qui ne prétende s'en tenir qu'à l'œuvre elle-même. C'est exactement l'attitude et démarche adoptées par Maurice Bardèche, s'appliquant après celle de **Balzac** à une nouvelle lecture de **Proust**. S'en tenant aux principes d'une exégèse objective, passant par les textes avant d'avoir recours aux contextes biographiques, il est allé, comme précédemment, aux sources. Ce n'est pas seulement la lecture attentive du roman proustien en ses meilleures leçons, mais le recours aux manuscrits, heureusement conservés et déposés aujourd'hui à la Bibliothèque nationale qui en a fait l'acquisition : ces **cahiers de Proust**, jusqu'ici jamais dépouillés, jamais exploités par ses critiques et commentateurs (7).

Maurice Bardèche allait procéder à la manière de l'historien et du critique d'art qui, s'appliquant à l'étude et à la connaissance de l'œuvre d'un artiste, s'efforce d'en faire le tour, d'en acquérir une connaissance cyclique et chrono-

gique, à l'aide de ses œuvres réalisées et accomplies, autant que de toutes ses études et esquisses : celles qui n'eurent aucun aboutissement, restant à l'état de notes et de projets, autant que celles ayant abouti à l'élaboration d'un tableau achevé et connu s'agissant d'un peintre, d'une statue, d'un groupe ou d'un monument s'agissant d'un sculpteur. Un tel travail de dépouillement et d'analyse devaient nécessairement déboucher sur une optique neuve de l'œuvre de Proust, considérée non plus comme document psychologique, propre à éclairer la biographie de son auteur, — en procédant à la manière de Sainte-Beuve et de ses épigones, par interférences, et cédant, le plus souvent, aux idées reçues, ne serait-ce qu'à la thèse gidienne du travestissement, à la fois si étroite, et systématique, — mais comme une grande création littéraire, autonome, en laquelle s'était engagée effectivement l'écrivain. D'abord timidement, avec des objectifs restreints, puis entraînés dans le cycle de sa création, contraint par la maladie et l'isolement, autant que par la volonté farouche et obstinée de l'homme se sentant pressé par le temps, un temps qui lui était mesuré dans son labeur d'écrivain, comme il lui avait été mesuré dans son expérience du monde : à la fois si passionnée, si contrariée et, par bien des côtés, si fragmentaire, chez ce valétudinaire contraint à une discipline, qui confinait à l'ascèse et que beaucoup ne soupçonnèrent qu'à peine.

*
* *

A la lumière de ces manuscrits, patiemment collationnés, en dépit de leurs lacunes, constitués par des cahiers, où s'inscrivent, comme dans les carnets et albums d'un artiste, les étapes d'une création s'opérant, non de manière linéaire et rigoureuse mais avec des repentirs, des retours, des remises en question, des superpositions et des effacements, — à la lumière de cette quête, éclairée par la lanterne de l'esprit critique, à travers un dédale, où il faut constamment chercher le passage, permettant d'aller plus avant, de déboucher sur ces hypogées grandioses, qui comblent le spéléologue d'étonnement et de joie, après le passage laborieux des failles étroites, des syphons, qui ralentissent son cheminement, — à cette lumière l'œuvre proustienne, découverte en sa struc-

ture si parfaitement organique, prend une tout autre dimension, avec une tout autre signification.

Elle nous apparaît, non plus comme le récit plus ou moins occulté par le jeu des pseudonymes et des travestissements de ses personnages, à commencer par celui de l'auteur, narrateur et acteur d'une autobiographie, plus ou moins romançée à seule fin de dérouter les témoins, ses premiers lecteurs à la recherche de clefs. Mais telle une authentique création, une œuvre se détachant de son auteur, comme le fruit de la branche qui l'a porté et de l'arbre qui l'a nourri. Ce livre, si complexe et cependant si parfaitement organique, je ne dis pas organisé, car il y a loin d'un ordre didactique plus ou moins artificiel, à un ordre vivant, cet ordre auquel seules aboutissent les vraies créations, ce livre « en rosaces » ne peut plus être considéré comme autobiographique, au sens traditionnel du terme, une sorte d'illustration de son auteur, un vêtement plus ou moins bien coupé, adapté à sa personne. Non, l'auteur, et selon une volonté qui épouse étroitement ses moyens d'action, a été au service de son œuvre, et non l'œuvre au service de celui qui l'a conçue et réalisée. Cette distinction peut, de prime-abord, — et à s'en tenir aux catégories littéraires de la critique déductive, conventionnelle, à ces habitudes mentales, qui déterminent nos opinions et dictent nos jugements, — être tenue pour capitale. Sur elle repose toute l'originalité et l'efficacité de l'entreprise de Maurice Bardèche qui, à propos de Proust, met en jeu une critique si nouvelle, si efficace, qu'il conviendrait de réviser, à partir de tels points de vue et de tels procédés d'analyse, toute l'histoire littéraire française. Elle serait ainsi à réécrire, après avoir été repensée, de même qu'il conviendrait de réécrire l'histoire de l'art, celle de la musique, voire celle des sciences physiques et biologiques. C'est le rôle, jusqu'ici si négligé, aux divers niveaux de l'enseignement et de la culture, de l'**Epistémologie**, appelée à revivifier les modalités de la connaissance, par l'étude de ses sources, de ses développements et acquis successifs.

Considérée sous cet angle, dans cette optique, à la fois large et pénétrante (dans l'étude analytique des peintures la macrophotographie autant que la microphotographie sont appelées à jouer un rôle complémentaire) l'œuvre proustienne

prend un autre aspect. Avec elle certaines antinomies s'effacent, de nombreuses fausses questions tombent. Toutes les données d'une psychologie, complexe et incidente, ne réussissent à nous proposer de la personnalité de l'écrivain qu'une physionomie fragmentaire. La personnalité effective d'un être est plus une somme qu'un déterminant premier. « **Nous sommes, disait Socrate, qui avait été statuaire, les sculpteurs de notre propre corps.** » Encore s'agissait-il de cette enveloppe apparente, répondant, mais avec certains décalages et retards, au contenu psychique qui l'informe. S'agissant de notre personne spirituelle, l'observation est encore plus vraie. L'homme, en ses prises de conscience successives, est en voie d'élaboration permanente — et pourrait-on dire de mutation —, autant et plus que son corps de chair, passant par les stades successifs de l'enfance, de l'adolescence, de l'âge mûr, de la sénescence : processus organique, obéissant à des lois biologiques, bien que restant soumis à des facteurs internes et externes, tel que, s'il est possible d'exercer des prévisions, sur lesquelles se fondent les pronostics du praticien, n'en subsiste pas moins, ne fut-ce qu'en ce domaine physiologique, une marge d'incertitude, sur laquelle la psychosomatique, si elle était une discipline plus développée, pourrait nous éclairer. Dans le domaine psychique, l'incertitude est encore beaucoup plus ample, l'esprit obéit à ses propres lois et le temps psychologique est très différent de celui des horloges, on pourrait affirmer sans commune mesure.

Ce qui distingue essentiellement un esprit créateur, appliqué à l'élaboration d'une œuvre d'art, d'un esprit ordinaire — appartiendrait-il, par son éducation et ses acquis, à une élite sociale — c'est l'économie des comportements. Le premier axé sur le vécu, le second sur le vivant, avec l'éventail ouvert de toutes les options diverses et possibles sur le futur. Le premier est un acteur, qui tient son rôle, avec plus ou moins de talent, le second un dramaturge, qui détermine l'action, invente les personnages et leur dictent leur rôle. Le premier appartient à un monde réalisé, le second à un monde possible, dont la réalité immanente sera tout aussi effective, plus féconde encore, car si nos œuvres nous suivent, elles ne nous suivent que dans la mesure où elles furent, et à leur manière, des créations intervenant dans la chaîne des conséquences

et des causes, aptes à corriger le destin, à provoquer ces orientations, ces mutations d'énergie qui s'opposent aux entropismes dégradants. Je ne sais si Maurice Bardèche en ces prolongements, que comporte toute œuvre pensée et écrite, et qui vont au-delà des conclusions formulées, a pris conscience de ces virtualités de la création littéraire, en tout cas, elles se dégagent nettement de la lecture de son livre : ouvrant des perspectives nouvelles, autant sur l'œuvre proustienne que sur toutes les grandes créations littéraires, méritant d'être connues, goûtées, approfondies.

*
* *

On ne saurait en dire autant de l'essai trop vanté de Georges Painter, lequel a bénéficié d'une presse aussi large que bienveillante, alors qu'il ne fit que s'en tenir, avec une certaine sagacité, aux sentiers battus, tirant le meilleur parti d'une bibliographie déjà si copieuse ; à une lecture attentive, mais toujours conjecturale, de l'œuvre publiée en ses meilleures leçons, sans avoir recours à son exégèse interne, par l'étude des manuscrits, de ses états d'avancement successifs en ses divers acheminements. C'est cependant à partir de ces esquisses, certaines parallèles, qui non seulement devaient servir de travaux d'approche à l'écrivain, mais l'aider à découvrir ce monde imaginaire, dont il était le démiurge, sans savoir au préalable quelle visage exact il allait lui donner, c'est en utilisant ces blocs épars, façonnés au préalable, comme les pierres d'un édifice avant de passer à leur assemblage, que Proust avait réalisé son œuvre. Le traducteur de Ruskin et de **La Bible d'Amiens**, s'était fait, métaphoriquement et par une sorte d'anticipation, son propre historiographe littéraire. En effet l'œuvre proustienne devait s'édifier, à la manière de ces grandes cathédrales du passé : objets de campagnes successives — quelquefois interrompues —, de remaniements au regard du plan initial ne correspondant plus aux exigences secondes, aux convenances pratiques, à l'évolution intermédiaire du goût des modes de construction. **Le Proust** de Painter : un Proust à la recherche dans son œuvre d'une justification de lui-même, on peut dire de sa vie, sans pour autant sortir des programmes, que se fixent tant

de romanciers qui ne sont que des hommes de lettres, plus ou moins talentueux, alors que le Proust d'*A la recherche du temps perdu* avait une autre ambition, celle de justifier son existence, dédiée à la réalisation de son œuvre : ce qui est tout autre chose.

Le créateur vit pour son œuvre et par son œuvre. S'il existe, comme en peinture, chez un Van Gogh, une corrélation étroite entre l'homme et l'artiste, au point que le premier s'abolit dans le second, cette corrélation s'opère au niveau même de sa création, telle qu'il y a interférence et interpénétration de l'homme et de l'œuvre, l'homme vivant pour alimenter sa création, lui donner forme et vie, et non élaborer une œuvre en vue de conférer à sa personne, si transitoire, une valeur individuelle. De telles entreprises tournent le dos à la conception, que se font la plupart des hommes de lettres professionnels de l'exercice de ce qu'ils considèrent comme un métier et aussi un moyen d'existence. Il en est des grands créateurs comme des grands mystiques, qui pour se trouver doivent commencer par se perdre. Pré-tendre ramener Proust à une échelle beaucoup plus commune, celle de l'artisanat littéraire, est non seulement le ravalier à une dimension très modeste et une condition assez banale, mais retirer à son œuvre la plus grande partie de sa signification et de son efficacité. C'est proprement se condamner à n'y rien comprendre. Comme ce n'est rien comprendre à Rembrandt, au Greco, à Cézanne que de prétendre faire de leurs tableaux les ornements d'un salon bourgeois : des objets d'art décoratif, correspondant à un mobilier de style et d'époque.

Ainsi, quelles que soient les incidences de la vie d'un écrivain, comme de celle d'un artiste — un grand écrivain n'étant qu'un artiste littéraire — c'est leur accorder infiniment trop d'importance que d'en faire le mobile déterminant, sinon exclusif, de leurs créations, ramenées au rôle de simples tentatives de compensation psychique, ou psychologique, de défoulement ou de rachat. Si de tels mobiles ne sont pas à exclure sur le plan des causes secondes (de la même manière que l'impatience, l'inattention peuvent être considérées comme déterminants immédiats d'un accident en automobile, la cause première, essentielle de l'accident et de ses consé-

quences les plus graves, résidant dans la nature et l'utilisation même d'un engin, dont la puissance et les automatismes dépassent singulièrement le pouvoir de contrôle normal de celui qui l'utilise, l'automobile cessant d'être un instrument pour devenir un robot, qui non seulement asservit celui qui le conduit mais finit par lui échapper) ils ne peuvent être tenus pour causes premières. Poursuivant la comparaison, on peut assimiler l'énergie aveugle du moteur thermique, développant des forces analogues à celles déclenchées par l'apprenti-sorcier, à l'énergie spirituelle qui, à travers l'écrivain, l'artiste, tend à se faire jour et à se libérer, le dépassant en tant qu'individu. C'est en cette conjonction mystérieuse que se situe le problème de la création, on peut dire de toute création. Là est la métaphysique de l'œuvre d'art. A ce niveau, et sous cette optique supérieure, s'estompent, s'effacent toutes les petites histoires du sexe et des sens. S'ils inclinent, ils ne déterminent pas, et il convient de corriger les extrapolations abusives de Freud par les considérants beaucoup plus objectifs de Jung.

Il est enfin un autre aspect de la critique bardéchienne, appliquée à l'œuvre de Proust, si énigmatique par certains côtés, — toutes les grandes œuvres le sont, celles de Shakespeare autant que celles de Michel-Ange. Les sonnets du dramaturge comme ceux du sculpteur n'ont pas fini de susciter des interrogations, en exerçant la sagacité de leurs exégètes. Mais la lumière vient toujours d'en haut. Il y a entre la **Lecture de Balzac** et celle de Proust, tout un intervalle de réflexions et de mûrissement de la pensée. Il y a surtout deux étapes sur ce chemin de la connaissance et de l'art, sur lequel l'esprit ne cesse d'avancer. Balzac, l'homme qui s'abîma dans son œuvre, en un labeur de forçat des lettres, stimulé par la caféine, et qui devait y succomber, **Balzac** nous restitue une société en proie à ses passions, les plus nobles comme les plus sordides, les unes et les autres aussi possessives, aussi absorbantes, aussi déterminantes, à l'origine des grands échecs comme des grandes réussites. Dickens, de l'autre côté de la Manche, allait broser une fresque analogue et les deux œuvres ont un aspect complémentaire, dressant le bilan de la société du XIX^e siècle, rurale et bourgeoise.

De moindres écrivains tenteront d'y apporter quelques re-

touches, d'y greffer quelques nouveaux épisodes. Emile Zola avec ses Rougon-Macquart, un considérable talent et une absence de génie, voudra se faire l'historiographe des petits-fils et petits neveux de Rastignac, de Vautrin de César Biotteau, mais il est des entreprises qu'on ne renouvelle pas. L'ère des cathédrales passée, une autre s'ouvre, celles des châteaux. Nous sommes aujourd'hui à celle des H.L.M. Après qu'on nous eut montré toute l'étendue des passions humaines, avec leurs conséquences individuelles et sociales, l'emprise de l'idée fixe, il restait à en étudier, à en démonter le mécanisme. Ce devait être la tâche d'un Marcel Proust : de cet écrivain, considéré d'abord comme un amateur mondain, un bel esprit sophistiqué. En fait, et nous n'aurions désormais, ayant lu le livre de Maurice Bardèche, plus aucune excuse à l'ignorer, il devait être, en les premières décennies de ce siècle et à l'aurore d'une nouvelle civilisation, grosse d'une nouvelle société (notre civilisation mécanique et notre société de consommation, elles-mêmes en mal de futur), le plus grand écrivain de ce siècle, un des esprits les plus originaux et les plus enrichissants, auprès duquel un Joyce, — pour ne citer que l'écrivain contemporain, qui en une certaine mesure a occupé une place analogue à celle de Proust, qui lui fut assignée par les mandarins des lettres, — fait figure de curiosité littéraire, bien plus que d'authentique créateur. Et les nouvelles générations attendent encore que se lève à l'horizon une étoile nouvelle, éclairant le ciel des lettres, que s'élève une autre voix, avec un autre timbre et selon d'autres cadences, pour nous révéler et nous faire comprendre une nouvelle aventure humaine.

F.-H. LEM

(1) Maurice Bardèche : **Marcel Proust romancier** (2 vol.) : Editions Les Sept Couleurs, Paris, 1971.

(2) Ici littérature est entendue en son sens le plus général, coiffant toutes les manifestations du langage verbal, y compris celles purement orales, qui précèdent l'écriture et qui d'ailleurs lui coexistent.

(3) Maurice Bardèche : **Balzac romancier**, Plon, Edit. 1941 ; **Stendhal romancier**, Edit. de La Table Ronde, 1947 ; **Une lecture de Balzac**, Edit. Les Sept Couleurs, 1964 (réédition, 1971).

(4) Il est intéressant de rappeler l'œuvre, malheureusement si négligée, du Baron Ernest Sellières, qui a consacré une partie de son existence à la dénonciation du **Mythe Rousseau** et du **Rousseauisme**, qui a encore tant d'adeptes.

(5) Ce dualisme fondamental de la personne n'a pas encore été mis en suffisante évidence par les conquêtes de la psychologie moderne. Il a été entrevu par la psychanalyse, avec les données du subscscient, mais elle n'a pas su opérer la distinction du « moi » et du « soi », aussi importante pour l'analyse et la compréhension du psychisme que pour la pédagogie.

(6) Sur les problèmes d'écriture et de style chez Proust, il s'est produit une accomodation progressive, et telle qu'aujourd'hui la phrase longue, sinueuse, chargée d'incidentes, et si merveilleusement expressive de l'écrivain — à l'encontre d'une syntaxe élémentaire, un moment trop vantée — ne pose plus de question pour les lecteurs. Elle ne mérite pas moins une étude attentive, permettant d'en vérifier l'efficacité.

(7) Dans les appendices au premier tome de son **Proust**, M. Bardèche donne l'importance et l'état de ses cahiers, ayant servi de base à son travail d'élucidation critique. Il apporte les mêmes précisions, en ce qui concerne les diverses versions des parties successives de l'œuvre, dans les appendices aux deux tomes.

CHRONIQUE DES LIVRES

La Légion, par Erwan Bergot — A. Balland, 32 F

Dans la collection consacrée aux corps d'élite que dirige Dominique Venner, un nouvel ouvrage vient de paraître sur la **Légion**, écrit par Erwan Bergot, auteur du livre consacré aux **Paras** dans la même série.

D'innombrables livres ont été écrits sur la Légion, souvenirs de légionnaires, œuvres d'historiens ou de journalistes. L'histoire de la Légion est entourée d'une double légende, noire et dorée : tantôt, on ne voit que les « têtes brûlées », les mauvais garçons, éthyliques et bagarreurs, réfugiés à la Légion, tantôt on exalte le « style » légionnaire, fait de panache, d'insolence, de courage et d'un solide esprit de caste. Tout le monde a entendu parler de Camerone où s'illustra la Légion, page glorieuse entre toutes d'une histoire qui en comporte tant ! Mais on connaît moins l'œuvre de soldats et de bâtisseurs accomplie dans les colonies, en Algérie d'abord, puis en Afrique Noire, au Tonkin, au Maroc, les combats dans les guerres européennes, en Espagne, à Sébastopol, à Narvik. Erwan Bergot retrace en partie cette histoire glorieuse, de 1831 jusqu'en 1962 lorsque les Légionnaires durent quitter Sidi-Bel-Abbès. Mais cet historique de la Légion n'est pas, ne peut pas être exhaustif et l'auteur montre une sympathie évidente pour son sujet par le choix des épisodes qu'il conte, par le choix des anecdotes dont le livre fourmille. On regrettera cependant une vision un peu superficielle de la participation des légionnaires à l'action clandestine de l'O.A.S., après le putsch manqué. E. Bergot décrit les légionnaires entrés dans l'action clandestine comme « terrorisés, manipulés, perdus » : c'est oublier que certains se sont engagés dans le combat clandestin en parfaite connaissance de cause et parfois jusqu'au sacrifice suprême, comme A. Dovecar et R. Degueldre.

Car la Légion, formée des soldats vaincus de toute l'Europe, Russes blancs, républicains espagnols, anciens Waffen SS, cette Légion qui pourrait être le creuset militaire d'une Europe nouvelle, comme l'écrit le prince Otto de Halsbourg dans sa préface, a toujours cultivé ces deux vertus des Croisés de l'Occident : l'honneur et la fidélité.

Luc TIRENNE

André Thirion, Révolutionnaires sans Révolution, R. Laffont

L'itinéraire politique d'André Thirion ne manque pas d'intérêt : fils d'une famille de petits bourgeois de l'Est, il devient militant communiste au début des années 20 et participe aux activités du groupe surréaliste dans lequel il joue un rôle essentiellement politique ; il répudie le stalinisme, puis le marxisme qui lui paraît incapable d'expliquer certains phénomènes qualifiés de « superstructures idéologiques », en particulier le nationalisme dont l'essor est particulièrement remarquable en ces années 30. Il adhère à la Résistance et finit dans la fonction de conseiller municipal gaulliste à l'Hôtel de Ville en 1945 pour rejoindre ensuite le R.P.F.

Son autobiographie est intéressante à plus d'un titre. Grâce à la position privilégiée qu'il occupait à la charnière du communisme et du surréalisme, Thirion nous fait pénétrer les arcanes de ces deux mouvements et nous aide à mieux comprendre leurs relations tumultueuses, caractérisées par une fascination mutuelle et un désaccord fondamental. En effet, ces deux groupes n'eurent jamais en commun qu'une volonté de révolution dont le contenu restait à préciser ; c'est sans doute l'influence de Breton dont les engouements successifs étaient aussi contradictoires que passionnés qui a entraîné pour un temps le surréalisme sur une voie politique qui n'avait rien d'inévitable. En fait, le surréalisme apparaît totalement hétérogène au marxisme dont les dogmes économiques et sociaux appauvrissent la vision de la réalité plus qu'ils ne l'enrichissent. Sans parler, bien entendu, des applications staliniennes du marxisme qui ne semblent pas être seulement une erreur de parcours. Le surréalisme est beaucoup plus proche du socialisme utopique qui connaît au-

aujourd'hui un regain de faveur, et de René Guénon, que de Marx ou de Lénine. Le reniement du surréalisme en même temps que l'adhésion totale au P.C.F. d'un écrivain comme Aragon sont assez significatifs, alors que l'œuvre de Dali qui resta toujours étranger au marxisme témoigne de la vigueur d'un surréalisme qui ne s'est pas perdu dans les chemins sans issue de l'engagement marxiste. Les rapports du surréalisme et du communisme dans les années de l'entre deux guerres ne sont pas sans rappeler les avatars du gauchisme contemporain : on retrouverait le même clivage entre ceux qui se contentent des dogmes marxistes-léninistes pour faire aboutir leur volonté révolutionnaire et ceux qui considèrent comme insuffisante une transformation des structures économiques et sociales pour « changer la vie ».

A l'occasion des démêlés entre surréalistes et communistes, nous voyons défiler des personnages comme Thorez, Sadoul, Aragon, Crevel et Breton qui nous apparaissent dans une optique nettement plus irrespectueuse que l'hagiographie ne nous le montre habituellement. Mais le livre de Thirion présente un intérêt autre que les anecdotes sur la vie quotidienne des surréalistes ou sur leur actions d'un caractère parfois puéril ; il nous montre les événements de l'entre-deux-guerres dans la perspective de l'ancien militant communiste. Cependant, les engagements politiques successifs de l'auteur ne nous permettent pas toujours de savoir si c'est le stalinien d'hier qui juge les événements et les hommes, ou bien le gaulliste d'aujourd'hui. Il est en tout cas certain que A. Thirion a gardé un certain nombre de préjugés et de tics agaçants d'homme de gauche, en particulier un anticléricalisme sans nuances, un antifascisme qui ne s'est jamais démenti, en même temps qu'une certaine propension à porter des jugements politiques et littéraires aussi tranchants que gratuits (par exemple, Tristan Tzara serait le plus grand poète français à proposer à l'admiration des générations futures...).

Le livre d'André Thirion a le mérite de montrer que de l'engagement communiste à l'adhésion au gaullisme par la Résistance, le chemin n'est pas si long qu'il peut paraître.

Luc TIRENNE

Christian Rudel, La Phalange, Editions Spéciale

Le livre de C. Rudel, reporter à « La Croix », n'a pas la prétention d'être un ouvrage historique, mais un document. Aussi n'y trouvera-t-on pas une étude exhaustive de la Phalange, ni d'éléments très nouveaux sur un mouvement qui, pour de nombreuses raisons, reste assez mal connu. L'auteur fait le point sur l'histoire de la Phalange, depuis sa création jusqu'à nos jours, en la situant dans l'évolution historique de l'Espagne. L'intérêt de l'ouvrage réside principalement, pour l'histoire de la première Phalange, dans la présentation de documents : discours, écrits, témoignages ; on s'attachera davantage à l'histoire de la deuxième Phalange qui, après la mort de José Antonio, est devenue l'instrument docile du franquisme, ainsi qu'à l'histoire de la troisième Phalange, celle des « phalangistes de gauche » qui, s'estimant les membres d'un mouvement trahi, s'opposent de plus en plus fermement au régime des technocrates de l'Opus Dei et qui, au sein des cercles José Antonio, constituent peut-être le ferment de l'Espagne de demain. Car la Phalange n'a pas dit son dernier mot.

C. Rudel montre la Phalange sous un jour assez favorable, exempt des polémiques haineuses et des falsifications grossières des « historiens » qui ont trop souvent tenté de la défigurer. L'auteur met en évidence le caractère révolutionnaire de la Phalange dont le programme économique et social était plus audacieux que celui du « Frente popular », avant qu'elle n'ait été annihilée par le franquisme. Mais il est regrettable que pour réhabiliter José Antonio et la Phalange, C. Rudel se soit cru obligé de la disculper de l'accusation de « fascisme » en donnant de celui-ci une définition sommaire qui ne parvient même plus (cf. les œuvres de W. Reich) à satisfaire les marxistes : « la violence organisée au service du capitalisme » — ce qui amène parfois l'auteur à identifier plus ou moins fascisme et franquisme, opposés à une Phalange révolutionnaire ! En fait, il est incontestable que la Phalange soit la version espagnole du fascisme dans la mesure où elle est à la fois **traditionnaliste** et **révolutionnaire**, **autoritaire** et **populaire**, tandis que le franquisme, d'essence conservatrice, s'est évertué d'effacer les aspects les plus au-

thentiquements fascistes de la Phalange en l'absorbant dans le « Mouvement ». Le fascisme est inséparable d'une volonté révolutionnaire et José Antonio s'est montré sans équivoque sur ce point : « Ceux qui annoncent aux ouvriers une tyrannie fasciste mentent. Tout ce qui est faisceau ou Phalange est union, coopération, enthousiaste et fraternelle, amour ».

On ne saurait trop insister sur la valeur exemplaire que revêt pour nous l'histoire de la Phalange. Le mouvement de José Antonio a été absorbé, trahi et finalement éliminé par des hommes qui l'ont utilisé au service de leurs ambitions et de leur volonté de conservatisme. Le livre de C. Rudel démontre parfaitement le processus. A nous d'en méditer la leçon.

Luc TIRENNE

Melton S. DAVIS, « **Qui défend Rome ?** » Hachette.

Voici, traduit de l'américain, l'histoire des 45 jours tragiques et pittoresques que vécurent Rome et les Romains entre la chute de Mussolini (25 juillet 1943) et la proclamation de l'armistice (8 septembre 1943).

Tout le drame, le complot contre le Duce, la formation du gouvernement Badoglio, les tractations aventureuses ou réticentes avec les Alliés, l'annonce de l'armistice et pour finir l'occupation allemande, laisse au peuple de Rome si peu de place (une « explosion de joie » bien orchestrée pour fêter la chute du « tyran », suivie d'une indifférence générale à l'entrée des forces allemandes) qu'il semble que pendant un peu plus d'un mois le destin de l'Italie ne dépend que du ballet incessant de figures tristes ou comiques, blêmes ou grimaçantes, de marionnettes inconscientes ou sanguinaires, d'ombres machiavéliques ou de maladroits pantins.

La foule n'apparaît sur la scène que pour montrer sa naïveté, sa cruauté, sa lâcheté. Quelques héros se hissent au-dessus du commun pour lutter contre la veulerie du nouveau gouvernement ou défendre avec un acharnement désespéré la ville contre les Allemands. Fanatisme de martyr, aveuglement sublime, folles illusions au milieu de l'indifférence ou en butte à la mesquinerie font un tableau contrasté. On espère de la chute du régime qu'elle apportera pour nous

la paix, le pain, la liberté ; celui qui le remplace n'offre que la répression, la violence et un peu plus de misère. Tout est cependant toléré par les chefs antifascistes : le diable a disparu dans la trappe et cela seul importe.

On s'acharne sur les fascistes restés fidèles à leur idéal, et ceux dont les événements ont hâté la conversion ne sont pas les plus magnanimes, on assiste hébété au bombardement allié sur Frascati : 6.000 morts, tous civils, sur une population de 11.000 habitants. L'opération avait pour objectif de détruire le quartier général allemand et celui-ci sort indemne de ce déluge de fer, de feu et de sang.

Face à cette situation, les Allemands feignent de tout ignorer, sont au courant de tout et marquent des points. Les hésitations, les trahisures, les brutalités, les mensonges du gouvernement Badoglio ne font que dévoiler au grand jour son incapacité et sa conardise : cédant à la panique, le roi, le maréchal, les généraux fuient éperdument vers le sud avec armes et bagages. Le régime est discrédité, les Alliés un peu plus détestés, les Allemands pas davantage, Mussolini ne sort pas diminué de son aventure, les fascistes un moment débordés se reprennent au nord et se préparent à la lutte.

Thierry BECKER

Colette CAPITAN PETER, « Charles Maurras et l'idéologie d'Action Française », Editions du Seuil (Collection « Esprit »), 208 pages suivies d'une importante bibliographie.

« Ces têtes féminines, pleines de révolte pensive et de fiévreuse méditation... » (1).

Je crains de ne comprendre jamais pour quelles raisons les femmes, lorsqu'elles se mêlent de disputer de philosophies ou d'idéologies politiques le font d'une manière tant empruntée et hermétique. Vouloir, sous le couvert d'un bavardage faussement scientifique, abuser le lecteur par l'usage du verbe ésotérique relève également de cette « fiévreuse méditation ». L'ouvrage de Colette Capitan Peter en est un exemple. L'œuvre de Charles Maurras, comme celle d'ailleurs de tous les écrivains de l'Ecole d'Action Française,

(1) Charles Maurras, « Le Romantisme Féminin » dans « Romantisme et Révolution » (1925).

est écrite dans une langue pure, ennemie des ambiguïtés de vocabulaires ou des néologismes sorbonnagres. Il n'était donc pas nécessaire de vouloir la pensée du vieux maître de Martigues en utilisant des termes qui ne font florès que dans les salons obscurantistes, conservatoire des modes imbéciles. Voilà pour ce qui est de la forme.

En ce qui concerne le fond de cette étude, je reconnais volontiers que l'auteur a eu le courage d'affirmer, ce que peu font, que la curiosité des membres du mouvement royaliste lui valait « d'être souvent en avance sur son temps ». Ceci étant dit, cette dame n'a absolument rien compris à Charles Maurras et à sa logique philosophique. Vouloir réduire l'analyse de cette idéologie en une exégèse tatillonne des textes relève de la plus haute fantaisie, à moins que Colette Capitan Peter n'utilise cette méthode dans un but bien précis : celui de déprécier l'œuvre et l'enseignement de l'École d'Action Française. En effet, après avoir lu ce livre, la question que je me suis posée fut celle de savoir pourquoi un auteur a consacré une partie de son temps à étudier cette forme de pensée et d'action politiques alors que les conclusions sont qu'elle ne valait pas grand chose. On s'explique alors difficilement que les arguments développés par Maurras et ses disciples aient séduit des milliers de gens ; aient une telle influence sur l'évolution littéraire, religieuse ou politique de la France, voire de certains pays européens. Mais madame Capitan Peter n'a pas compris que l'œuvre de Maurras est un ensemble dont il n'est pas possible de séparer les différents éléments ; que cette œuvre ne s'étudie pas à travers une loupe, surtout si elle est déformante, sous peine de se voir accuser de créer la confusion.

Ce livre est un titre de plus dans l'importante bibliographie consacrée à « l'Action Française » mais il n'apporte pas grand chose de nouveau.

Jean-Paul ROUDEAU

Monseigneur Georges ROCHE, « Pie XII devant l'Histoire », Editions Robert Laffont, 530 pages.

L'un des premiers assauts « post mortem » contre Pie XII fut le pavé théâtral « Le Vicaire » dans lequel le tâcheron au service d'idéologies poussiéreuses que nous devinons mettait en cause le rôle du pape pendant la dernière guerre. Dans l'importante biographie qu'il consacre à Pie XII, Mgr Roche remet chaque chose à sa place et renvoie les philistins dans les coins qu'ils n'auraient jamais dû quitter pour le plus grand bien du théâtre et de la vérité historique.

Aidé par une considérable documentation écrite, très souvent inédite, et le témoignage des familiers d'Eugenio Pa-

celli, l'auteur nous raconte l'ascension jusqu'au pontificat suprême de cet aristocrate romain et son action politique constante en faveur de la paix et de l'union nécessaire des pays d'Europe face au « communisme athée et intrinsèquement pervers. Pie XII est de la race des grands papes politiques du Moyen Age et lorsque les Bolcheviques et leurs valets dénonçaient l'Europe vaticane aux lendemains de la guerre, c'est qu'ils connaissaient très bien le rôle éminent que joua la **diplomatie du Saint-Siège** dans la timide unification de notre vieux continent. Des successeurs médiocres, pratiquant à l'envie l'équivoque politique et religieuse, ruineront cette œuvre. Nous savons maintenant à qui a profité cet échec. « Votre étendart vous désigne un objectif profondément chrétien et catholique, auquel déjà les générations passées auraient dû s'attaquer : l'union des catholiques d'Europe d'abord » (1).

Laissons de côté les réquisitoires du type de celui de Rolf Hochmuth contre Pie XII en ce qui concerne « ses silences » devant la politique antisémite de Hitler. Le pétard est maintenant mouillé : suffisamment de preuves ont été apportées, surtout d'ailleurs de la part des autorités religieuses juives, qui montrent que Pie XII ne fut pas un complice par omission. Monseigneur Roche traite de ce problème mais là n'est pas l'intérêt majeur de son ouvrage.

En effet, prenant prétexte des événements survenus, l'auteur nous décrit tous les rouages de la diplomatie vaticane, l'une des plus habiles et discrètes, sinon la plus, des grandes puissances contemporaines, lorsque le pape note dans son journal que « partout où domine actuellement le marxisme, dans tous les pays situés derrière le rideau de fer et en Chine, nous sommes en présence d'une situation effroyable que notre tranquille insouciance a peine à imaginer », c'est que les informateurs de la Secrétairerie d'Etat ont réussi à rassembler des informations que personne ne pouvait soupçonner. La grande peine de Pie XII fut justement de constater, sachant ce qu'il savait et les avertissements répétés qu'il adressa aux nations occidentales, les infiltrations de plus en plus fréquentes dans les sociétés libres, au milieu de l'indifférence générale. Ses successeurs ont cru qu'il était possible de composer avec Satan.

Je recommande vivement la lecture de cet ouvrage à cause des nouveautés qu'il apporte sur le rôle qu'eut Pie XII dans l'histoire politique mondiale, et européenne en particulier. Monseigneur Roche ressuscite la figure et la personnalité de ce grand pape dont l'Occident aurait tant besoin maintenant.

Jean-Paul ROUDEAU

(1) Discours du 13 septembre 1952.

Marcelle SCHVEITZER, « Gide aux Oasis », Editions de la Francité, 155 pages.

André Gide sort lentement de ce purgatoire littéraire qui guette presque toujours les écrivains après leur mort. Après avoir été le maître, puis le professeur « d'un nouveau code de la vie et de la joie », après avoir connu la gloire couronnée par les lauriers de 1947, un certain silence était nécessaire pour partager son œuvre et démêler sa fable de la réalité. Je suis persuadé que le livre de Madame Marcelle Schweitzer va contribuer à cette résurrection.

« Gide aux Oasis » est le récit des semaines que son auteur passa en 1945 à accompagner l'écrivain des « Nourritures Terrestres » dans le Sud algérien. En suivant Gide sur les traces de son passé littéraire qui se confond la plupart du temps à celles de ses souvenirs personnels, elle nous dévoile un aspect peu connu du créateur de *Lafcadio*.

Il ne s'agit pas d'un ouvrage d'analyse littéraire. C'est un témoignage ému sur l'homme vieillissant, parfois rancunier mais souvent plein de gentillesse discrète ; homme d'esprit tout à la fois sensible à la beauté de la nature, cabotin lorsque l'occasion lui en est fournie et enfin, curieux de toutes choses, même des plus personnelles.

Une importante partie de ce témoignage est consacrée à la recherche d'Athman, « le tendre berger qui jouait de la flûte de roseau avec tant d'art », cet ami de la jeunesse et dont l'absence à ce rendez-vous fait mesurer la longueur du temps ; le regret ou l'amertume de la vie passée. Ce retour aux sources d'une certaine création littéraire est l'un des passages les plus intéressants du livre de Marcelle Schweitzer. On y découvre en effet un Gide jusqu'alors inconnu, débarrassé des poncifs ou des honneurs officiels, à la fois heureux et mélancolique, errant sans but dans ces décors qu'il redécouvre à la recherche de fantômes coincés entre le rêve et la réalité.

Les compagnons de voyage ne sont pas moins intéressants. Outre l'auteur, observateur lucide des fantaisies ou des caprices du maître à peine assagi, il s'agit de la « Petite Dame », cette amie caustique que Gide promène sur ses souvenirs. Si j'en crois l'avertissement de l'éditeur, cette « Petite Dame » répond au nom de madame Van Rysselberghe. N'étant pas un spécialiste de la vie privée d'André Gide, j'ignore ce qu'elle y représente. Mais Marcelle Schweitzer nous montre qu'elle fut, pendant ces quelques semaines de voyage, une compagne attentive et soucieuse du bonheur de son ami.

« Gide aux Oasis » est un ouvrage qui se lit sans ennui, révélant des aspects inconnus, et souvent inattendus, sur la vie d'un auteur sortant des limbes de la résurrection.

Jean-Paul ROUDEAU

Jacques DURON, « Valeurs : Figures significantes et Messages pour notre Temps », Editions Albin Michel, 300 pages.

Apparemment, on aurait pu reprocher à Jacques Duron de se disperser dangereusement. Vouloir traiter dans un même ouvrage de Jeanne d'Arc et de Léonard de Vinci semble être en effet un pari que bien peu d'écrivains peut tenir. Le pari a été gagné et le livre est une leçon d'intelligence et de jugement.

Ce qui sous la plume d'autres auteurs n'aurait été qu'un recueil de grandes figures à usage éducatif ou moral pour classes du certificat d'études, sert seulement de prétexte à Jacques Duron d'étudier les mécanismes de la création humaine et de recenser les valeurs dont elle a besoin. Plus qu'une galerie de grandes figures, il s'agit d'une somme d'analyses qui révèlent les liens d'unité entre chacune de ces figures historiques. Aidé par une culture très sûre qui lui permet de parler, dans un style très personnel et avec un égal bonheur, de Mozart ou de Chateaubriand, Jacques Duron donne la parole à l'histoire en espérant que son exhortation réussira à sauver les valeurs essentielles qui constituent les fondements de notre civilisation.

La seconde partie de cet ouvrage concerne Santayana, dont j'avoue que j'ignorais jusqu'au nom avant d'avoir lu le livre de Jacques Duron (1). Je ne connais rien de l'œuvre de cet Espagnol transplanté en Amérique et qui sera d'abord professeur à Harvard. Mais l'analyse que nous en donne l'auteur est séduisante, même si elle est magnifiée par l'admiration qu'il lui porte. Brisant avec la sophistique des modernes qui faisait florès dans la plupart des écoles philosophiques du début de ce siècle, « Santayana opposait l'idée de vérité, née dans la Grèce antique ». Les conclusions de Jacques Duron sont assez significatives de la pensée de Santayana. Son plus éminent mérite « aura sans doute été de remonter jusqu'à la source du grand courant critique dévastateur dont procède justement ce monde « plein de bruit et de fureur » qu'est le monde actuel, avec ses expressions doctrinales issues confusément de Marx, de Nietzsche et de Freud ».

La leçon qu'il nous faut tirer de la lecture de « Valeurs » de Jacques Duron est celle que « l'on ne peut rien contre l'être », même si parfois ce dernier semble courber sous le poids de servitudes d'origines diverses.

Jacques Duron nous enseigne la sagesse de vivre et le courage de savoir combattre lorsqu'il le faut.

Jean-Paul ROUDEAU

(1) Jacques Duron lui a consacré sa thèse de philosophie.

J.-K. ZAWODNY, « Katyn : Massacre dans la forêt », Editions Stock (Collection « Témoins de notre Temps », 231 pages.

L'accord germano-soviétique de 1939 a organisé le partage de la Pologne entre deux complices provisoires. Le but des bolcheviques au moment de l'invasion des territoires qu'ils s'étaient réservés était très simple : tuer l'âme polonaise en massacrant ceux qui pourraient être, dans une analyse simpliste, ses dépositaires les plus visibles. Il s'agissait en premier lieu des intellectuels, ce conservatoire maladroit des valeurs éternelles. La plupart d'entre eux est engagée dans la guerre défensive contre l'Allemagne. La défaite les retrouve rapidement dispersés dans les camps bolcheviques où la discipline carcérale se conjugue à l'horreur.

1941 enregistre la rupture des amitiés hypocrites entre l'Allemagne et l'Union Soviétique. Staline admet le gouvernement communiste polonais en exil à Londres et consent à donner une liberté limitée aux prisonniers polonais crouissant dans ses camps. Cependant, après un recensement des libérés provisoires, on se rend compte que « quelque 15.000 prisonniers, parmi lesquels on compte de 8.300 à 8.400 officiers, ont complètement disparu de la surface de la terre... Enquêtes et interventions officieuses » n'apportent aucun éclaircissement, d'autant que les reîtres du N.K.V.D. ne veulent pas faciliter la tâche des enquêteurs polonais.

« Le 13 avril 1943... la radio allemande annonça au monde que des milliers d'officiers polonais avaient été assassinés par les Soviétiques ».

Le décor de la tragédie est dressé. Qui a tué ? L'opinion publique internationale accusait unanimement les Allemands. Le grand mérite de ce livre de J.-K. Zawodny est d'avoir eu le courage d'analyser avec honnêteté tous les documents concernant cet assassinat collectif, d'avoir retenu le moindre détail et lui avoir rendu sa valeur de témoignage. Bien que les conclusions de l'enquête de la commission internationale, demandée d'ailleurs par le gouvernement allemand, aient reconnu implicitement que le génocide était le fait des Soviétiques, les accusés de Nuremberg eurent quand même à répondre de Katyn (!). Il s'agissait en effet de l'un des chefs d'accusation. Les avocats de la défense n'eurent pas grand mal à confondre les témoins à charge et à refuter les documents présentés par ceux qui avaient tout intérêt à ce que le crime change d'auteurs. Cette remarque de M. Zawodny est d'ailleurs très significative du camp d'où vinrent les tueurs : « Le procès des criminels de guerre s'est achevé sans que les assassins de la forêt de Katyn aient été châtiés ou même identifiés, ce qui ne souleva aucune protestation de la part du gouvernement soviétique et du gouvernement communiste polonais ».

L'auteur révèle en conclusion « la liste partielle des membres du N.K.V.D. qui, au printemps de 1940, ont participé à l'exécution ou à l'organisation du massacre de quinze mille prisonniers de guerre polonais en Union Soviétique ».

En terminant la lecture de ce livre, on ne peut manquer de s'interroger sur la valeur de cette nouvelle espèce de droit international, fabriqué par les vainqueurs siégeant à Nuremberg. Les responsables de Dachau jugés par les bourreaux de Katyn, les bombardeurs d'Hiroshima et les épurateurs de 1944 : tout ceci tournerait à la farce si ce n'était un règlement de compte entre truands dans lequel les victimes n'ont pas droit à la parole.

Cet ouvrage est de ceux qui sont indispensables à l'étude de l'histoire. Ce dossier mérite d'être lu avec attention car il s'agit d'une somme de preuves désignant les responsables.

Jean-Paul ROUDEAU

Georges LENOTRE, « Les noyades de Nantes », Librairie Académique Perrin, 310 pages.

Surtout traitant de l'histoire de la Révolution Française, les livres de Georges Lenôtre se faisaient de plus en plus rares et ne se trouvaient encore que chez quelques libraires essayant d'épuiser les vieux stocks d'ouvrages de cet historien qui connut un grand succès en son temps. Il est très intéressant que certains de ses livres soient à nouveau édités, ne serait-ce que pour montrer aux lecteurs d'aujourd'hui l'intelligence et le sérieux dans la recherche de la vérité historique, qui ne sont pas le fort de la plupart de nos faiseurs d'histoire contemporains.

« Les Noyades de Nantes » sont l'un des épisodes les plus tragiques du gouvernement de la Convention. La Vendée s'est révoltée, d'autres provinces entrent dans la dissidence. Le Comité de Salut public expédie à travers la France des hommes à sa dévotion chargés de « maîtriser » les révoltes et de combattre les « contrerévolutionnaires ». Carrier est nommé pro-consul à Nantes où il va exercer pendant plusieurs mois une dictature sanguinaire, qui dépasse en horreur tout ce qui peut être imaginé. Aidé par un comité intéressé et sa garde personnelle, « les Marats », il va faire régner la terreur dans la ville en mettant sur pied un système rapide d'extermination : « La déportation verticale ». Les prisonniers étaient entassés dans des gabarres à trappe. Lorsqu'elles avaient descendu assez loin le fleuve, la trappe s'ouvrait et c'était aussitôt la mort dans ce que Carrier appelait « la baignoire nationale ».

Combien y eut-il de victimes ? Tout le monde semble d'accord sur le chiffre d'environ six mille, sans compter celles de la faim ou des épidémies. L'administration de Carrier fut inexistante et criminelle. Les vivres étaient accaparées au seul profit de ses quelques fidèles ou de lui-même. Ces premiers, assurés de l'impunité, pratiquaient une politique systématique de spoliations. La peste faisait des ravages dans les prisons et les hôpitaux sans que le Comité s'en soucie. Le gouvernement de Paris, qui n'était pas sans connaître les crimes et l'incapacité de son pro-consul, semble avoir accepté cette situation sans s'inquiéter outre-mesure.

Seule la réaction thermidorienne va sortir quelques gens de leur torpeur terrifiée. Carrier, rappelé depuis quelque temps à Paris, est toujours député de la Convention, mais les survivants de ses assassinats collectifs (il y en a peu, il est vrai, qui s'en sortirent) commencent à dénoncer ses crimes. L'opinion, enfin débarrassée de la Montagne sangui-naire, s'indigne et réclame vengeance. « En quelques jours le nom de Carrier fut fameux : les colporteurs le vociféraient dans les rues, une clameur universelle réclamait la vengeance ». Alors que ses complices des premiers jours comparaissent devant le tribunal révolutionnaire, Carrier siège toujours à la Chambre. Cependant, devant la colère grandissante de la foule que révolte cette impunité, la Convention, reniant ce qu'elle avait toléré, voire admis pendant plusieurs mois, livre Carrier au tribunal révolutionnaire. L'échéance est arrivée. « Sa descente vers l'abîme fut lamentable ». Après des déclarations, des plaidoiries et des affirmations qui frisent à la fois grotesque, l'inconscience et l'horreur, Carrier, ainsi que deux de ses complices, sont condamnés à mort. Les quelques vingt autres courtisans sont acquittés. Ce jugement de clémence de la part d'un tribunal d'où, depuis quelques deux ans, tant d'innocents partaient pour l'échafaud, scandalisa. La Convention ordonna « l'arrestation de tous les acquittés », mais l'amnistie de 1795 leur rendit la liberté.

Cette épisode de la Révolution est riche d'enseignements et Georges Lenôtre nous les suggère en entrefilet. Les révolutions ne pourraient pas vivre sans le sadisme des médiocres qui y trouvent les moyens de se venger des places de dernier choix que leur inconsistance leur a réservées dans des sociétés ordonnées. L'auteur nous dépeint Carrier comme « un odieux César de contrebande — qui — se gorgea de tout ce dont l'existence l'avait jusqu'alors privé : il fut insolent parce qu'il était plat, cruel parce qu'il était aigri... ». C'est un type d'individus connu en France... dans le cadre d'autres révolutions.

Jean-Paul ROUDEAU

CHRONIQUE DU CINÉMA

La Guerre d'Algérie, par Yves Courrière

La technique du film de montage composé de bandes d'actualité connaît un succès grandissant. Cette fois, c'est la guerre d'Algérie qui a été l'objet des soins d'Yves Courrière qui s'est promu historien de la guerre d'Algérie et qui se montre surtout un commerçant avisé. Des images et un commentaire : tel est le procédé utilisé par ce type de film ; telle est son ambiguïté aussi. Car le commentaire peut se laisser guider par les images, ou bien les images peuvent être choisies en fonction du commentaire, voire être complètement trahies par le commentaire. Le film d'Yves Courrière hésite constamment entre ces deux solutions, avec une nette préférence pour la seconde.

Pendant près de 3 heures, nous voyons défiler les acteurs tragiques ou grotesques de la guerre d'Algérie, les combattants des deux camps, les populations civiles d'Algérie ou de métropole, tour à tour groupées, révoltées, résignées. Et surtout le film est un admirable bestiaire, un extraordinaire sottisier des IV^e et V^e Républiques, d'Edgar Faure à Michel Debré. Nous voyons les profiteurs et les rebelles. Les rebelles des deux camps : ceux du F.L.N. et ceux de l'O.A.S., les vainqueurs et les vaincus. Plus étonnant, en moins de 3 heures, nous voyons les rebelles d'hier devenir les ministres d'aujourd'hui, et les généraux devenir des rebelles, nous voyons ceux qui proclamaient leur attachement indéfectible à l'Algérie française capituler devant des rebelles vaincus militairement.

Ce film serait une farce si des hommes et des femmes n'avaient cru à la parole de politiciens sans principes et sans honneur qui allaient les massacrer après les avoir adulés. De Gaulle surtout, le premier d'entre eux et le plus retord de tous. On ne s'étonne pas de voir les hommes de la IV^e

République se succéder, Edgar Faure, bien sûr, Mitterrand, Guy Mollet qui affirment, sous une forme ou sous une autre : l'Algérie restera française. De Gaulle avait raison de mépriser les petits maîtres de la IV^e. Il les dépassait de cent coudées en fourberie et en cynisme. Eux du moins essayaient maladroitement de concilier leurs actes avec les principes qu'ils proclamaient sans trop y croire. Il est plus déconcertant de voir De Gaulle en Algérie s'écrier « Vive l'Algérie française » devant la foule immense d'Européens et de Musulmans qui brandissent des pancartes à la gloire de celui qui allait les faire massacrer quatre ans plus tard, à Bab-El-Oued ou rue d'Isly. Les paroles, lorsqu'elles sont mises par écrit, sont figées, glacées, abstraites, on peut confronter les discours contradictoires sans convaincre vraiment de la duplicité de celui qui les a prononcés. Par contre, les images sont impitoyables lorsqu'on voit le même homme proclamer sa foi en l'Algérie française, puis évoquer l'autodétermination, négocier avec le F.L.N. et enfin céder à toutes ses exigences.

Le film d'Yves Courrière a au moins le mérite de montrer que la politique algérienne de de Gaulle a été le fruit d'une volonté délibérée, tandis que les dirigeants éphémères de la IV^e se laissaient balloter au gré des événements. De Gaulle a bondi sur le pouvoir qui lui a été offert par des politiciens désemparés par une armée sans intelligence politique et une foule en quête d'un Sauveur, qu'il s'appelât de Gaulle, Massu ou Salan. Les images permettent de voir, à travers ses lapalissades, l'orgueil borné d'un homme qui allait une fois de plus « sauver » la France avec le sang des Français, en véritable charognard de l'Histoire qui a par deux fois assouvi ses ambitions par le mensonge et le meurtre. L'Histoire connaît de ces échos ironiques et sanglants.

Y. Courrière montre sans équivoque que les rebelles étaient militairement défaits en 1959, par Massu à Alger et par Challe dans les djebels, tandis qu'une solution politique dans le cadre de l'Algérie française commençait à poindre. C'est à ce moment que de Gaulle a choisi d'abandonner l'Algérie, au nom d'un sens de l'Histoire hérité du siècle dernier, ce même sens de l'Histoire qui a poussé de Gaulle, victorieux dans la rue et dans les urnes en mai-juin 68, à céder aux émeutiers en faisant voter la catastrophique loi d'orientation

— toujours avec l'approbation apeurée des Français. La première capitulation du régime en Algérie annonce les suivantes. C'est à ce moment que la guerre contre le F.L.N. s'est transformée en guerre contre les partisans de l'Algérie française : et ce sont les journées sanglantes des barricades, le coup de main désespéré de l'armée sur Alger, enfin les derniers combats de l'O.A.S., tout cela ponctué des discours et conférences de presse de de Gaulle, auxquels les pantalonnades de l'ineffable Debré font un écho bouffon, jusqu'à l'exode final des Pieds-Noirs dans l'indifférence ou le lâche soulagement de la métropole, tandis qu'on entend résonner, tragiquement ironique, le « Vive l'Algérie française » de Mostaganem.

Le film est une cruelle démystification de la politique française depuis 20 ans, et les images se suffisent à elles-mêmes. Pourtant, le commentaire tombe trop souvent dans les ornières du progressisme le plus infantile. Dès le début, il donne le ton en opposant la « Californie française » où se prélassent les riches colons aux djebels dénudés et aux chômeurs des villes. C'est du commentaire politique pour bandes dessinées. Passons sur les chiffres faussés, sur les procédés grossiers qui consistent à plaquer des commentaires tendancieux sur certaines images (ainsi, on évoque les « crimes de l'O.A.S. » ou les « actions irresponsables de l'armée » en montrant des enfants arabes qui jouent dans la rue...); passons encore sur un fâcheux penchant à attribuer au « peuple », à la « nation » les manifestations de gauche, tandis que les partisans de l'autre camp sont systématiquement minoritaires, et sur les « sondages » qui prétendent donner une idée exacte des sentiments des Français en généralisant le particulier; ne disons rien de l'animosité évidente d'Yves Courrière contre l'O.A.S. : la fusillade de la rue d'Isly est une provocation O.A.S. ! Certaines omissions sont encore moins pardonnables.

Les réalisateurs ont certes dû faire un tri parmi des masses de documents, mais leur choix trahit leur optique progressiste : l'affaire Si Salah est oubliée; oubliée aussi, l'action des barbouzes à Alger; oubliés, les condamnés à mort de l'Algérie française; oubliés, les harkis massacrés par dizaines de milliers, les Européens enlevés ou tués après l'indépendance; oubliés enfin, les résultats des accords d'Evian qui

donnent à la politique gaulliste ses véritables dimensions : celles de l'échec.

On en vient à regretter le film de Yacef Saadi « La Bataille d'Alger ». On sait du moins à quoi l'on peut s'attendre de la part des adversaires d'hier et l'on finit par préférer les combattants, quel que soit leur camp, à ces politiciens stupides à force d'habileté et à ces journalistes qui en récrivant l'Histoire une seconde fois les vaincus.

Luc TIRENNE

Le Gérant : Maurice BARDECHE.

Imprimerie H. DÉVÉ et C^{ie}, Evreux - N° d'impr. : 1048

Vient de Paraître

LES SEPT COULEURS, 68, rue de Vaugirard, Paris (6^e)

Julius EVOLA

**Les hommes
au milieu
des ruines**

Le célèbre essai politique du grand philosophe italien, présenté pour la première fois au public français.

Un volume in-8^o carré de 256 pages

Prix : 22,50 F HT

Vient de paraître

François DUPRAT

L'ASCENSION DU M. S. I.

Movimento Sociale Italiano

Une étude très complète sur le M.S.I.

par le meilleur spécialiste de l'extrême-droite italienne

un volume in-8^o couronne 180 pages 15 F H.T.

Les Sept Couleurs, 68, rue de Vaugirard, Paris (6^e)

En Souscription

Gérard **STHÈME DE JUBÉCOURT**

Robert BRASILLACH

Critique littéraire

Un beau volume de 300 pages

préface

par Ginette GUITARD-AUVISTE

30 francs



Tirage limité à 1.000 exemplaires tous numérotés
édité par l'Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale : St-François 1214,

1000 Lausanne (Suisse)